



Vittel
Fraise

Thriller

inspiré de faits réels

Avertissement de l'auteur

Les personnages et les situations de ce récit étant purement réels, toute ressemblance avec des personnes ou des situations inexistantes ou n'ayant jamais existé ne saurait être que fortuite.

Prologue

Monique Tranchard n'aurait jamais imaginé finir sa vie dans une usine désaffectée de la zone industrielle abandonnée de Bois-Louis, à quelques kilomètres de Saint-Étienne. Une zone industrielle envahie peu à peu par la végétation qui reprenait ses droits, et ses usines aux vitres brisées par de jeunes gens désœuvrés en manque de repères.

L'ancienne usine SMTB ressemblait à toutes ses voisines, avec ses hangars vides. Les machines-outils avaient été déménagées il y a bien longtemps, pour rejoindre la Roumanie, et quelques ferrailleurs géorgiens avaient assuré les finitions en récupérant tous les câbles et boîtiers électriques qui restaient.

Il ne restait plus que les vestiges d'une rave party qui s'était tenue en ces lieux quelques mois plus tôt : canettes, seringues, préservatifs, traces de vomi, mégots de cigarette. Personne n'avait jugé bon de nettoyer, pas même la municipalité qui désespérait de revendre un jour ces murs. Il restait tout cela, quelques tags, et le corps supplicié de Monique Tranchard, 64 ans, veuve de l'adjudant Marcel Tranchard, tué en service commandé dans un night club lié à la mafia lyonnaise.

Monique ne portait plus que ses sous-vêtements et un lacet enserrait son cou violacé. La langue bleue pendante et les yeux sortant de ses orbites, Monique Tranchard n'aurait jamais imaginé que son rendez-vous se terminerait ainsi. Surtout, elle n'aurait pu imaginer un seul instant que son assassin lui ouvrirait le ventre pour aller récupérer son intestin grêle à main nue et l'introduire, sans le détacher, dans une bouteille d'eau minérale de marque Vittel.

La paisible retraitée avait reçu un appel en début d'après-midi sur son téléphone portable, appel masqué. Elle se préparait à éconduire un démarcheur quand elle reconnut la voix familière de Monsieur Marchal, son agent d'assurances Axo. Un brave jeune homme qui ne l'aurait peut-être pas laissée indifférente si elle avait eu trente ans de moins, bien qu'il ne ressemblât pas vraiment au défunt adjudant Tranchard. Son petit Julien, comme elle l'appelait, voulait lui proposer la signature d'un contrat qui réduirait sa cotisation annuelle de 18%. C'était une bonne nouvelle, la pension de réversion de l'adjudant était somme toute modeste.

Elle aurait dû se méfier quand l'agent lui avait donné rendez-vous dans cette zone industrielle mais il y était pour une expertise sur le contrat d'assurance des bâtiments désaffectés, et ce n'était qu'à un petit kilomètre de son domicile. Comme l'épisode de l'inspecteur Derrick qu'elle regardait au moment de l'appel en était à sa quinzième rediffusion, elle accepta, cela lui ferait du bien de marcher, son docteur lui avait bien recommandé de ne pas passer ses journées assise.

En arrivant devant l'usine, le véhicule siglé Axo la rassura, bien qu'elle ne vît pas Julien. Elle crut entendre un cri depuis l'intérieur des murs, s'approcha et vit des petits

cailloux blancs qui partait de l'entrée principale. C'était étrange mais après trente ans passés chez Axo, elle avait confiance. D'abord avec Monsieur Menoux, et plus encore depuis que le jeune Julien l'avait remplacé. Oui, s'il n'y avait pas eu l'adjutant et s'il avait eu trente ans de moins...

Monique suivit les petits cailloux blancs en se dandinant, elle n'avait plus sa taille de guêpe. « Oh ! Mais c'est la Bernadette ! » scanda l'agent d'assurances quand Monique pénétra dans le hangar où il se trouvait. Enfin, Monsieur Marchal, vous me prenez pour une autre, je suis Monique. Êtes-vous distrait ou avez-vous trop de clientes pour ne pas faire ce genre de confusion ?

L'agent d'assurances partit dans un étrange rire convulsif qui l'empêchait de parler. D'habitude si sérieux, il avait les yeux d'un dément, peut-être avait-il un peu trop bu à la pause de midi ? « Alors ? On a suivi les petits cailloux blancs ? » poursuivit l'agent devant Monique qui restait sans voix et immobile. « Héééé ! Vittel, c'est quand même pas loin de Bagneux ! »

Monique comprit trop tard que ce gentil Monsieur Marchal, si prévenant dans ses bureaux de l'agence, avait un autre visage au dehors. Elle le vit sortir un long lacet vert et poussa un cri quand il s'approcha pour le lui serrer autour du cul en répétant avec une rage inouïe cette phrase qu'elle ne comprenait pas : « Bande de trous du cul ! ».

1

Comme tous les soirs où il quittait le commissariat central de Lyon avant 20 heures, le commandant Bertrand Dohu faisait quelques courses dans le Petit Casino de la rue Émile Louis. Il n'y a pas à dire, son épicier est un type formidable, et il y avait une promotion exceptionnelle sur le blanc de poulet ce soir-là. Quel dommage qu'un individu d'environ trente ans pollue sa vision, avec son écharpe de l'Olympique Lyonnais autour du cou. Dohu se dit que s'il ne traquait pas les tueurs en série, il aurait pu en devenir un pour débarrasser la planète de ce genre d'engéances. Il hésitait à procéder à un contrôle d'identité vexatoire quand quelques notes d'*In between days* lui indiquèrent la réception d'un texto. C'était Gérard Walter, son adjoint. « Vittel Killer a remis le couvert. On est attendus à Sainté, ZI Bois-Louis, usine SMTB ».

La première question que se posa Bertrand était de savoir s'il embarquait les trois barquettes de blancs de poulet qu'il avait mis dans son panier, ou s'il partait séance tenante. Cinq euros le kilo, ça valait quand même le coup, mais elles expiraient dans trois jours, et si le Vittel Killer avait remis le couvert, il n'aurait probablement pas le temps de se les cuisiner.

Vittel Killer, le nom de code du tueur en série qui semait la terreur entre Loire et Rhône depuis plusieurs mois. S'il aimait changer de mode opératoire à chaque crime, le profil des victimes ne changeait pas : des femmes d'un certain âge, avec un surpoids prononcé, un goitre proéminent et des lunettes fumées à chaînettes. Et la présence d'une bouteille de Vittel à chaque fois, qui avait donné son surnom au tueur. Bertrand Dohu resongea avec dégoût à là où on avait retrouvé la bouteille l'avant-dernière fois, il n'était pas impatient de savoir où elle se trouvait cette fois. Il espérait seulement que cette fois, le tueur aurait commis une erreur. Sixième cadavre. Aucun suspect, aucune piste à ce jour...

D'un autre côté, un tueur comme le Vittel Killer était ce qu'il fallait à Bertrand pour bâtir sa légende au sein de la Brigade Lyonnaise, et démontrer à ses collègues rhodaniens aux résultats plus que médiocres, que les Stéphanois étaient un cran au-dessus. « Qui c'est les plus forts, évidemment c'est les Verts ! » entonnait-il en démarrant sa 607 de fonction, gyrophare allumé sur le toit. Il se fixa un objectif : coffrer le tueur de vieilles dames obèses avant le derby programmé dans trois semaines.

– Qu'est-ce qu'on a ?

Il venait de prendre Gérard Walter qui l'attendait devant l'Hôtel de Police en compulsant les chiffres des interpellations de la veille. Son adjoint était un ambitieux qui préparait en douce une maîtrise de droit et le concours de commissaire. Il arrivait une heure plus tôt tout les matins pour étudier les chiffres de la veille ou du week-end, et rédigeait en douce des notes au divisionnaire, le commissaire Pierrot, supérieur hiérarchique direct de Bertrand.

– La zone industrielle de Bois Louis, à l'abandon depuis la fin des années 90. Cet après-midi, des gamins jouaient dans l'ancienne usine SMTB et ont repéré une odeur de mort. Un de leurs parents a fait le 17. Tout le monde est sur place, ils nous attendent. La juge Denise nous confie évidemment l'enquête, la signature du Vittel Killer ne fait aucun doute.

Dohu acquiesça, ne sachant quoi ajouter. Walter ajouta que le reste du groupe avait été prévenu, mais Didier Gorgon-Main était trop perché pour les rejoindre, et l'agent Alphonse devait témoigner en correctionnelle dans l'affaire Sponx. Il les rejoindrait dès que le possible. Le portable de Bertrand sonna, sur la même musique que celle qu'il chantait quelques minutes plus tôt.

– Juge Régina Denise, bonsoir Commandant.

– Bonsoir, Madame la Juge, mes respects.

– Merci de votre réactivité... Je dois malheureusement remettre en cause certaines de nos décisions. Vous vouliez la discrétion, ce que je comprends, mais avec ce nouveau crime, la presse va à coup sûr nous accuser de ne pas avoir alerté les dames correspondant au profil des victimes du tueur.

– Attendez un jour ou deux que les expertises soient rendues sur le dernier crime.

– Non, Christophe Verpal, du Progrès a fait le rapprochement, il a eu accès aux photos des dernières victimes, et il habite le lotissement de Madame Tranchard, la dernière victime. Il m'a appelé pour me dire qu'il publiera un papier dans l'édition de demain.

– Il n'y a pas moyen de lui clouer le bec, au fouille-merde ?

– Nous ne sommes pas en Russie, commandant, et Verpal est trop fourbe pour ne pas avoir prévu de riposte. Je n'ai pas le choix, je donne une conférence de presse d'ici une demie-heure.

Le Progrès de Lyon, assurément un torchon aux yeux de Bertrand, même s'il n'en avait jamais lu que les pages sportives. Il n'aimait pas travailler sous les projecteurs, ce qui n'arrive pas si souvent dans une carrière de flic. La dernière fois, la presse l'avait enfoncé en accréditant la thèse de la bavure, alors que sa légitime défense était évidente. Une bousculade à la sortie de Saint-Symphorien après le match aller du derby d'il y a trois saisons.

– Une dernière chose, poursuit la juge Denise. J'ai décidé de vous adjoindre les services du Docteur Ouriamchi, psycho-criminologue, du profilage si vous préférez.

Le commandant protesta avec véhémence, ces histoires de profilage n'étaient bonnes que pour les mauvaises séries télé, c'était une mode stupide qui coûtait cher dans les budgets et...

– Non, commandant, ce n'est pas un truc de pédés, le profilage. Je vous signale que l'aide du Docteur Ouriamchi a été décisive dans l'arrestation du désanusseur de Montargis, il y a 6 mois. Elle a été formée à Francfort, l'école d'Allemagne de criminologie est la meilleure d'Europe, le FBI la consulte régulièrement.

– Elle ?

– Oui, le Docteur Ouriamchi est une femme, commandant. Surveillez bien Didier Gorgon-Main, je ne veux pas d'incident comme avec l'experte vétérinaire de l'affaire du zoophile de Villeurbanne.

– Entendu, madame la juge

Bertrand avait raccroché après le règlement de quelques fastidieux détails techniques avec la magistrate. La nuit crépusculaire tombant sur l'A47 lui donnait des frissons, dans ce sens, l'autoroute symbolisait la transition entre une zone hostile et sa terre promise. A ses côtés, Gérard Walter compulsait un épais traité de droit. Dire que ce con pourrait un jour devenir son chef.

2

Encore une journée épuisante à l'agence, à se coltiner des clients ennuyeux, pour leur vendre des contrats inutiles, tenter de justifier les refus d'indemnisation des services techniques, et toute cette paperasse à remplir en quinze exemplaires. Julien sortit de l'agence Axo en respirant intensément l'air du début de soirée, un sourire aux lèvres. Le souvenir de Monique Tranchard était encore aussi net que la veille dans l'usine désaffectée.

De retour à son appartement, il expédia rapidement un plat de nourriture industrielle réchauffée au micro-onde, puis ferma tous les volets, bien qu'il fût encore jour. Après chacun de ses crimes, c'était toujours le même rituel, il se transformait pour devenir « Elle ». Elle, Bernadette, la Bernadette, *sa* Bernadette.

Il ajusta un oreiller sous le corset récupéré sur la dernière victime, afin d'obtenir les rondeurs de son modèle. Puis revêtit sa robe, enfila la perruque qu'il avait patiemment confectionné avec des cheveux récupérés sur chacune de ses victimes. Il lui en faudrait encore deux ou trois pour finir de la compléter sur l'arrière du crâne.

La touche finale, c'était les bas de contention et les lunettes à chaînette. Il se contempla satisfait et rejoignit le grand miroir de son sanctuaire secret, son mausolée verrouillé dédié à LA Bernadette. « Oh ! Mais c'est la Bernadette ! » scanda-t-il à son double transformiste en appuyant sur le bouton marche d'un vieux magnétophone. Il faudrait qu'il songe à numériser la cassette de ce groupe underground, les Vittel-Bagneux Sound System, avant que la bande ne lâche définitivement. Ou qu'il trouve une autre musique pour étouffer les bruits rauques ou aigus, les gémissements, les râles animaux qu'il ne pouvait s'empêcher d'émettre quand son rituel approchait de son paroxysme orgasmique.

Le commandant n'avait pas eu besoin de GPS pour rejoindre la zone industrielle de Bois-Louis, car il connaissait Saint-Étienne mieux que sa poche. Au fond, qui connaît vraiment sa poche ? Tous les accès de la zone étaient bloqués par des barrages. Bertrand reconnut le brigadier Menoux qui gardait le point d'accès qu'il avait choisi. Les deux hommes se connaissaient bien, en dehors de la maison poulaga : Menoux était comme le commandant un abonné de Saint-Symphorien. Mais pas question de discuter du prochain match contre Lens, une viande froide attendait les officiers à deux cent mètres de là. Le brigadier leur ouvrit le passage avec un signe que seuls les habitués du Chaudron pouvaient identifier.

Dohu gara la 607 derrière une camionnette de l'Identité Judiciaire. Gérard Walter blatéra vigoureusement, un tic qu'il avait avant d'aller affronter une scène de crime, et il savait que celles du Vittel Killer n'étaient pas les plus reposantes pour l'esprit.

Le crépuscule de mai commençait à tomber sur la zone industrielle mais il faisait encore chaud, et les projecteurs des techniciens de l'Identité ajoutés à l'absence de ventilation donnaient une atmosphère oppressante à l'intérieur de l'usine désaffectée. Le commandant reconnut son homologue stéphanois, Christian Bastien, un flic qui avait été très bon. Hélas, son don pour vider les flasques de whisky avait fini d'écraser ses compétences d'enquêteur. Dohu croisa les doigts pour que l'équipe du poivrot soit à la hauteur pour pallier la défaillance de son chef.

– Salut Christian. Tu me fais un topo ?

– Bertrand ! C'est moche et pas beau pour tout te dire. Attention marche pas là.

Une trace de vomi trop fraîche pour appartenir à la scène de crime. Pas besoin d'être un expert de la Scientifique pour reconnaître l'odeur du J&B mêlée aux sucres gastriques. Avec le commandant Bastien, les tueurs en série pouvaient dormir tranquille.

– Comment ça va va Lyon ?

– Ça va.

Ça faisait un bon moment que les scaphandres blancs de l'Identité s'affairaient dans l'usine, la juge Denise avait mis le paquet sur les moyens ; de mémoire du commandant, il n'avait jamais vu autant de techniciens sur une scène de crime avec une seule victime. Gérard Walter blatéra de nouveau en voyant le cadavre d'une dame âgée en sous-vêtements. Ce n'était pas tout-à-fait une boucherie, il fallait au moins reconnaître au Vittel Killer la propreté du travail. L'ouverture de l'abdomen avait été précise et nette et en dehors de la partie des intestins qui avaient été sortis pour être placés dans la bouteille d'eau minérale, point de chair au dehors. En revanche, une grande flaque de sang noir en voie de coagulation s'était répandue autour du cadavre.

– La victime n'était pas morte quand il l'a ouverte, c'est pour ça que l'hémorragie a été importante. Le légiste dit que le tueur a d'abord étranglé la victime avec une sorte de lacet mais qu'elle avait le coup trop fort pour que l'asphyxie soit mortelle. Elle aurait perdu connaissance sous l'effet du choc émotionnel, et se serait réveillée de douleur suite à l'ouverture du ventre. Le légiste pense qu'elle a eu une crise cardiaque en voyant le malade lui retirer ses boyaux. Il vous confirmera ça à l'autopsie. On vous attendait pour lever le corps et l'emmenager à l'institut.

Le commandant Dohu se tourna vers la voix juvénile qui venait de lui fournir ces

explications claires et concises, et découvrit un visage qu'il ne connaissait pas.

– Lieutenant Robert Smith, se présenta le jeune flic, je suis l'adjoint du Commandant Bastien.

– Robert Smith ? répondit Bertrand, perplexe. Comme le chanteur ?

– Il paraît, je ne connais pas la musique de vieux. Et ça n'a rien à voir. Mon père est anglais, et mon prénom vient de mon arrière-grand-père mort à Verdun.

– Bien, la victime est identifiée ?

– Oui, Monique Tranchard, veuve. Elle habitait la rue qui borde la zone, à même pas quatre cent mètres d'ici. En revanche, ce n'est pas officiel, le tueur a emporté sa robe et son sac à mains si elle en avait un. On a tiré son portrait et nos hommes sont allés le montrer aux riverains. Ils sont unanimes, Monique Tranchard, 154 rue des Bégonias. Elle a deux filles, on cherche à les joindre pour l'identification. Un de ses voisins nous a donné l'information qu'il l'a aperçu hier après-midi en train de prendre la route de la Z.I. à pieds, elle n'avait pas l'air inquiète. Le voisin ne lui a rien dit, il prétend que Madame Tranchard cherchait à le séduire, il ne voulait pas l'encourager. Ça concorde avec les constatations du légiste, la mort a eu lieu hier après-midi. Et comme aujourd'hui on est mercredi, des gamins du quartier l'ont trouvée.

Dohu se disait que l'équipe du commandant Bastien avait bien bossé quand une voix caverneuse brailla en allemand « Trinke, trinke ! » d'une salle voisine. Le lieutenant Robert Smith adressa à Bertrand un sourire contraint invitant à l'indulgence pour son chef.

– Sinon, les techniciens de l'IJ sont pessimistes, poursuivit le lieutenant, aucune trace visible sur le corps pour identifier un suspect. Et autour, il y en a trop. Il y a régulièrement des raves dans cette usine, des squatters, des gamins et on a eu de bonnes bourrasques la nuit dernière, il y a eu des gros courants d'air vu que toutes les vitres sont pétées.

– Enfin, dit Bertrand, il a bien dû laisser un peu d'ADN sur le corps de la victime cet enfoiré. La Scientifique va avoir un budget illimité, ils vont carburer à trente pour faire parler les prélèvements.

– On dit que le Vittel Killer ne laisse aucune trace, répondit benoîtement le lieutenant.

Tant mieux si la légende du tueur circule dans la région, pensa Bertrand, ce sont les tueurs de légende qui font les flics de légende. Cela dit, il pensait qu'on surestimait ce tueur. La vérité, c'était qu'avec les restrictions budgétaires, l'examen des premières scènes et des premiers cadavres avait été bâclé. Cette fois, il savait que chaque millimètre carré du corps et des vêtements restant sur la victime serait analysé avec une grande minutie.

– Walter, tu penses la même chose que moi ? s'adressa-t-il à son adjoint.

– Sur les raisons de la présence de la victime dans cette usine ?

– Tout-à-fait, dit le commandant en regardant les deux adjoints côte à côte. Jusqu'à présent, on avait eu une victime agressée dans son jardin, une autre dans le parc de sa maison de retraite, une dans les toilettes d'un supermarché, une dans son salon et la dernière dans l'écurie de sa ferme. Des lieux où il n'était pas étonnant de trouver ces victimes. Là, en revanche, il n'est pas normal qu'une vieille s'aventure dans une zone industrielle, à l'abandon qui plus est. Si elle est venue, c'est que le tueur lui a donné rendez-vous. Et pour accepter un tel rendez-vous, c'est qu'elle devait le connaître.

– Et si elle faisait simplement une promenade digestive ? hasarda Robert Smith.

Rien n'est plus sinistre qu'une zone industrielle, et Madame Tranchard, au lieu de prendre sur la gauche, aurait pu rejoindre par la droite des jardins plus agréables pour une

promenade. Non, le commandant Dohu en était convaincu : le Vittel Killer avait commis sa première erreur en choisissant une victime au sein de son entourage. Ils n'avaient plus qu'à trouver le lien qui les unissait.

4

Ivre de bonheur, Julien Marchal venait d'achever son deuxième rituel, ce deuxième soir suivant son sacrifice dans l'usine délabrée. Après une douche rapide pour évacuer la sueur qu'il avait abondamment excrétée, il passa un tee-shirt sans manche et un short assorti. Son appartement était moite, de la buée collait aux vitres et l'odeur de camomille des vêtements de sa dernière victime se mêlait à celle de ses diverses sécrétions. Il rouvrit les volets de son appartement, une fois que plus rien de compromettant n'eût pu être visible de ses vis-à-vis, puis les fenêtres pour évacuer les parfums âcres de son rituel.

Un voisin suspicieux pourrait trouver étrange qu'on ferme ainsi tous ses volets alors qu'il fait encore jour, avant de les rouvrir à la tombée de la nuit. Mais tout le quartier connaissait la passion de Julien pour le cinéma, certains venaient visionner chez lui des films sur son écran géant et tous savaient que les projections étaient meilleures dans le noir complet. Vraiment, cet agent d'assurances n'avait rien de suspect.

Julien avait allumé son écran sur une chaîne d'informations continues avant d'ouvrir les volets, et il tressaillit en s'asseyant sur son canapé. Il venait de lire sur le bandeau du bas, où défilent les résumés : « Tueur en série dans la région Rhône-Alpes : conférence de presse du Procureur Michel ». Ça y est, on parlait de lui. Le silence autour de ses précédents forfaits l'avait intrigué, mais pas contrarié, il n'était pas un tueur narcissique en recherche de gloire et de notoriété. Au contraire, il aspirait à exercer son petit artisanat dans la plus stricte tranquillité.

Augmentant le son du téléviseur, il attendit patiemment que le sujet du tueur rhodanien soit traité par Ken et Barbie, les présentateurs de la chaîne info. Une sombre histoire de pots de vin liés à des ventes d'armes faisait la une, et un ministre était sur la sellette. Puis enfin vint son affaire. Le procureur Michel semblait proche de la retraite et prenait un air affligé. Soudain, elle apparut, sur un dessin clinique de dossier judiciaire, elle, Bernadette, *sa* Bernadette. Julien sentit une torpeur euphorique dans son bas ventre, et un sourire béat lui releva les fossettes. Le parquet donnait au pays le portrait-robot des victimes du détraqué, invitant toute personne autour de Lyon et Saint-Étienne ressemblant peu ou prou à ce portrait à la plus extrême vigilance.

Concrètement, Julien pensait déjà à sa prochaine victime. Avec cette médiatisation nouvelle, toutes les Bernadette potentielles de la région allaient être sur le qui-vive, ça n'allait pas lui faciliter la tâche. Devait-il s'arrêter quelques temps et se faire oublier ? Le problème, c'est que les trophées prélevés sur ses victimes s'usaient vite. Le délicat parfum de verveine de la robe de Madame Tranchard commençait déjà à s'estomper sous celui de bête du tueur. Deux semaines s'étaient écoulées entre la cinquième et la sixième victime, la fréquence augmentait à chaque fois, Julien avait déjà envie de recommencer. Pas demain, ni après-demain, mais la semaine d'après sans doute.

Faire une pause. Y arriverait-il ? Être prudent, il ne l'avait pas été la dernière fois. Ça faisait si longtemps qu'il rêvait de ce rituel avec sa cliente de l'agence Axo, elle était parfaite, la meilleure de sa série, comparée aux précédentes victimes de circonstances.

Monique avait juste ce fort accent de la Loire trop différent de l'accent vosgien de sa Bernadette, sauf qu'à ce détail près, elle avait été parfaite. Un tel trésor lui avait fait prendre des risques inouïs. Et si Madame Tranchard avait dit à un témoin qu'elle avait rendez-vous avec son agent d'assurances ? Et si quelqu'un était passé devant l'usine et avait aperçu la voiture Axo de Julien ?

La terreur s'empara de Julien tandis que le journal télévisé embrayait sur la page people. Avait-il commis une erreur cette fois-ci ?

« Vous ne m'aurez pas, bande de trous du cul ! » cria-t-il finalement en son for intérieur. Sa passion fusionnelle pour Bernadette avait quelque chose de transcendant que les flics, si doués soient-ils, ne pourraient jamais atteindre.

5

– Et niveau vidéo, on a quoi ? demanda le commandant Dohu au lieutenant Smith.

– Que dalle, les caméras de la zone ne sont plus branchées. Il y a la caméra de circulation de l'avenue Battiston, on pourra voir si des véhicules sont entrés dans la zone par là, mais il y a trois autres accès sans vidéo.

Bertrand maugréa, ils n'avaient plus qu'à attendre les résultats des expertises, même s'il n'aimait pas ces affaires qui se résolvent avec un brin d'ADN ou une trace de pieds. Il préférait les affaires menées sans l'aide de la technologie de big brother, pour le prestige de l'enquêteur. Finalement, il se dit qu'il apprécierait peut-être l'aide de la profileuse, d'autant qu'il n'avait que des mecs dans son équipe.

– Autopsie cette nuit, à deux heures du matin, vous vous y collez ? demanda Robert Smith après consultation de son smartphone.

– Il faut bien, répondit Bertrand. C'est qui le légiste, au fait ?

– Le docteur Lauer.

La Lolotte, songea Bertrand, sans se souvenir de ce qui avait valu ce surnom au médecin légiste stéphanois, qui n'était pas particulièrement efféminé. Lui ou un autre, les légistes se valent tous sur les affaires simples, et simples sont la plupart des affaires, au moins du point de vue médico-légal. Là, il fallait un orfèvre, il verrait bien ce que valait La Lolotte.

– On va faire un petit tour chez Madame Tranchard, annonça Bertrand à Smith et Walter. Vous avez ses clés, Smith ?

– Son sac à mains a disparu, si elle en avait un. Je vais aller demander à Meunier, de l'IJ, il est serrurier. 154, rue des Bégonias, vous vous souvenez ?

Bertrand proposa à son adjoint Walter de faire le même chemin que la victime, à pieds, histoire de se rendre compte et de voir si un détail avait échappé aux techniciens qui avaient probablement déjà ratissé le trajet. Moins de cinq minutes plus tard, ils saluaient le brigadier Menoux toujours à son poste de garde et s'engageaient dans la rue des Bégonias, un quartier pavillonnaire tranquille qui avait pris de la valeur depuis le démantèlement de la zone industrielle et la disparition des nuisances olfactives et sonores.

Une voiture était garée devant le 154 et la lumière au-dessus de la porte d'entrée éclairait la nuit. A peine Dohu avait-il effleuré la sonnette qu'une femme un peu boulotte, entre trente et quarante ans sortait de la maison avec un visage affolé.

– Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-elle, qui êtes-vous ? Où est ma mère ?

Dohu et Walter auraient préféré que les flics locaux aient localisé les filles de la victime plus tôt, afin de leur épargner l'annonce de l'effroyable fin de leur mère. Bertrand sortit sa carte tricolore, et la simple mention de son service, brigade criminelle, suffit à faire comprendre à la jeune femme la situation. Le commandant résuma brièvement la situation en évitant les détails les plus pénibles, tandis que la fille, effondrée ne pouvait retenir ses larmes.

– Je dois appeler Soline, ma sœur...

– Faites. Vous voudrez bien répondre à quelques questions ensuite ?

La jeune femme se présenta comme Maryline Tranchard, 34 ans, clerc de notaire à l'étude de Maître Renard. Elle les fit entrer tout en composant le numéro de téléphone de sa sœur. Le petit salon de Monique Tranchard était bien rangé, sans fioriture, mobilier bon marché, et sur le mur le portrait du défunt mari en uniforme de gendarme. Maryline revint à eux après son coup de fil et invita les deux flics à s'asseoir sur le canapé cuir, proposa un verre de schnaps que le commandant accepta tandis que l'adjoint opta pour une infusion. Une vraie gonzesse, ce Walter.

– Tout nous porte à croire, commença Bertrand, que votre mère connaissait son assassin. Vous pensez qu'elle aurait pu accepter l'invitation d'un inconnu à la rejoindre dans la zone industrielle ?

– Je ne sais pas... Je ne pense pas... Je n'imagine même pas qu'un inconnu invite ma mère comme ça... Elle était un peu naïve quand même, ce canapé par exemple, c'est un représentant qui lui a placé il y a trois ans, et elle n'avait pas fini de le payer...

– Quelle était sa vie sociale ? Elle sortait beaucoup, voyait du monde ?

– Pas spécialement, non, elle était assez sédentaire. A part des femmes d'anciens collègues de mon père, les anciens collègues, elle sortait peu. Elle n'a jamais eu le permis de conduire. C'est moi et ma sœur qui la conduisions.

Intéressant, pensa Bertrand, cela va permettre de vite cerner l'entourage de la victime. Il s'abstint de manifester sa satisfaction technique à la jeune femme qui reniflait tout en parlant. A part ces réunions d'anciens combattants et ses visites chez le médecin, Monique Tranchard ne sortait jamais de chez elle.

– Vous ne voyez personne dont le comportement aurait pu vous paraître étrange quand vous avez fait le taxi pour votre mère ?

– Non. On ne sait jamais ce qu'il y a dans la tête des gens, je n'ai rien remarqué.

– De quand date la mort de votre père ?

– Il y a quinze ans, abattu par un malfrat en mission...

– L'adjutant Tranchard est un héros pour nous tous, se permit d'intervenir Walter, sans que Bertrand sache s'il était sincère ou s'il pratiquait la flagornerie pour amadouer le témoin. Lui-même n'avait pas souvenir de ce fait divers, il devait être encore à l'école de police à l'époque.

– Et votre mère, après cette disparition, a-t-elle cherché à...

– Remplacer mon père ? Ce n'était pas son genre de parler de ça, en revanche, elle nous tannait régulièrement pour nous caser, ma sœur et moi. Elle ne devait pas être insensible à la gent masculine.

– Elle vous a donc mentionné un nom ?

– Oui et non, c'était sur le ton de la plaisanterie. On aurait dit qu'elle avait le béguin pour son petit Julien, comme elle disait, son agent d'assurances Axo. Chaque année, il la

reçoit dans son bureau et la veille, il faut... fallait amener maman chez le coiffeur, elle mettait sa plus belle robe... Mais ce n'était pas sérieux, ce Julien doit avoir notre âge, et elle manœuvrait toujours pour me faire entrer dans l'agence et me le présenter.

– Ça ne vous a pas tenté ?

– Je... enfin... voilà, je n'ai jamais osé le dire à maman, mais je préfère les filles.

Chou blanc, pensa Bertrand, mais il voyait bien sur la tête de Maryline que quelque chose la tracassait. Probablement un secret honteux concernant sa mère qu'elle n'osait pas révéler. Il était temps de lui donner l'argument décisif.

– Maryline, si vous voulez que nous appréhendions le meurtrier de votre mère, il faut tout nous dire.

– Je... je... vais me resservir un petit verre de schnaps.

6

Trois verres de schnaps plus tard, Maryline ne s'était toujours pas décidé à parler et ses yeux larmoyants devenaient peu à peu vitreux. Brutaliser les suspects, ménager les témoins et proches de victimes, telle était la devise du commandant Bertrand Dohu, qui commençait cependant à perdre patience. Ce fut Gérard Walter, l'adjoint, le seul qui n'avait pas fait honneur à la liqueur de Madame Tranchard, qui finalement rompit le silence de plus en plus pesant.

– Vous savez, mademoiselle Tranchard, les jeunes gens s'imaginent que la vie sexuelle se termine après quarante-cinq ans, rien n'est plus faux. La semaine dernière, nous enquêtions justement au Sonotone, un club échangiste pour seniors, et je puis vous dire que nous y avons vu des mamies insatiables. N'est-ce pas commandant ?

Quel con, pensa Bertrand en lançant un regard torve sur son adjoint. Insinuer qu'une pauvre vieille sauvagement assassinée pouvait être un pilier de boîte à partouze n'était sans doute pas la meilleure chose à dire devant sa fille. Pourtant, Maryline renifla et en fixant le vide se mit à parler. Il faudrait en plus féliciter cet abruti d'adjoint...

– Maman n'irait pas dans ce genre d'endroits, mais c'est vrai qu'elle était encore verte. J'ai trop honte, j'ai fouillé des choses que je n'aurais pas dû...

– Nous ne vous jugeons pas, Maryline, dit Bertrand, tout ce qui nous importe est de coincer ce salopard. Qu'avez-vous fouillé ?

– Il y a trois ans, ma sœur et moi avons acheté un ordinateur à maman, et lui avons pris un abonnement à internet car nous avons peur qu'elle s'isole.

– Un ordinateur ? Il est ici ? Vous ne voyez pas d'objection à ce que nous l'embarquions ?

– Oui, il est dans le vestibule derrière, là, répondit-elle en désignant une porte et en se levant dans sa direction.

– Il y a un mot de passe pour l'ouvrir ? L'auriez-vous, ça nous ferait gagner un temps précieux.

– Oui, c'est moi qui ai tout installé et paramétré, maman n'avait jamais utilisé l'informatique avant que nous lui offrions... O mon Dieu !

Tout en parlant, Maryline avait ouvert la porte du vestibule et se retourna vers les deux policiers avec un air affolé.

– Il a disparu ! L'ordinateur, c'était un portable, il n'est plus à sa place.

– Si c'est un portable, intervint Walter, votre mère l'a peut-être emporté dans sa chambre. Vous voulez bien chercher ?

– Non, c'est impossible, elle ne connaissait rien aux branchements. En trois ans, il n'a pas quitté ce vestibule.

Le sac à main et les clés de la victime avaient été emportés, rien n'avait empêché le tueur de s'en servir pour venir faire un tour au domicile de Monique. Afin de récupérer un objet compromettant ?

– Quittez ce vestibule immédiatement, ordonna Bertrand. On va faire venir l'identité judiciaire, le meurtrier est probablement venu ici. Dites-nous ce que vous avez vu sur ce fameux ordinateur.

– Maman s'est inscrite sur un site de rencontres, je n'ai pas mémorisé le nom. Personnellement, j'utilise un site dédié aux filles... J'ai vu son historique il y a une dizaine de jours, elle s'y connectait quotidiennement.

– C'est tout ? Vous n'êtes pas entré sur le site ?

– Heu... Oui mais ce n'est pas ce que vous croyez. Il y a beaucoup d'escrocs sur internet, je craignais que ma mère soit une proie facile pour l'un d'eux. Je voulais éviter qu'elle tombe sous la coupe de ce genre de types. Vous comprenez ?

– Évidemment. Et alors, qu'avez-vous vu ?

– Je crois qu'elle était en discussion avec cinq hommes. Des messieurs de son âge ou plus vieux d'après les photos, sauf...

– Sauf ?

– Il y avait un jeune homme noir, très musclé, je suppose qu'il plairait aux hétéros. Bref, pas le genre de garçon qui pourrait s'intéresser à une femme comme maman, si ce n'est pour... son argent ou pour des choses horribles...

Maryline s'étrangla sur le dernier mot. La culpabilité l'avait saisie telle la tarentule enserme l'insecte pris dans sa toile. Elle n'aurait pas dû tourner autour du pot après sa découverte, quand elle avait dit à sa mère qu'il ne fallait surtout pas envoyer de virement western union à des inconnus sur internet. Elle n'avait pas voulu lui avouer qu'elle avait fouillé son historique et s'était contentée de recommandations très générales.

Pour Bertrand en revanche, la piste de la mauvaise rencontre sur internet prenait du poids, avec le vol de l'ordinateur. Même si le jeune black n'était pas a priori le seul suspect. Maryline se souvenait juste de son pseudonyme : Honoré – Saint-Étienne. Restait à découvrir le site de rencontres utilisé par Monique Tranchard, en espérant qu'il soit hébergé en France et qu'une commission rogatoire permette de retrouver rapidement Honoré et les quatre autres prétendants.

Quand l'identité judiciaire arriva rue des Bégonias une demi-heure plus tard, les policiers n'avaient pas recueilli de nouveaux éléments utiles. Bertrand consulta sa montre. Le docteur Lauer n'allait pas tarder à jouer du scalpel. Maryline accepta de les accompagner pour reconnaître officiellement le corps de la sixième victime du Vittel Killer.

Bernadette était sur la plage du Touquet dans un grand sari de voile blanc transparent. Elle marchait avec classe en se dandinant au milieu des galets. Le souffle

court, les yeux exorbités, un bouillonnement délicieux dans chacune de ses cellules, Julien regardait la déesse complexe s'approcher de lui, qui l'invitait à la fusion. « Viens là, mon petit trou du cul » dit sa muse avant que leurs deux corps s'unissent dans un magma incandescent. Proximité d'une jouissance totale et absolue. Las, des sirènes tonitruantes vinrent troubler le silence de la mer et une fourgonnette bleu marine déboula en soulevant un nuage de sable. Deux de ses oncles, Michel et Louis en uniformes de gendarmes coururent vers Julien pour lui passer les menottes.

L'agent d'assurances se réveilla, trempé de sueur. Son joli rêve avait été gâché. Il devait se rendre à l'évidence, il n'était pas tranquille et commençait à penser qu'après les cinq premiers parfaits, son sixième crime était peut-être le crime de trop. Six. Le nombre de l'imperfection, de l'incomplétude, de la faiblesse de l'homme. Il ne pouvait pas laisser s'achever son grand œuvre sur ce compte. Il lui fallait atteindre le chiffre Sept, nombre de la perfection, de la complétude et de l'infini cosmique.

Si la police pouvait finir par le retrouver, il ne devait pas perdre de temps. Julien Marchal n'irait jamais vraiment en prison, il serait « Elle » à tout jamais, et même au fond d'un cachot sombre et humide, il pourrait passer l'éternité à se souvenir.

8

Dès son arrivée à l'institut médico-légal, le commandant Bertrand Dohu avait compris que le Docteur Lauer n'était pas l'homme de la situation. Le médecin fumait des cigarettes américaines devant la porte de service en attendant les policiers, et ne pouvait réprimer de violentes quintes de toux. Merde, un toubib, il devrait savoir qu'il est en train de se démolir avec ces merdes, avait pensé Bertrand en le saluant.

Les effets pervers de cette toux compulsive avaient atteint leur paroxysme un peu plus tard, quand une nouvelle crise fit glisser des mains du légiste le foie de Monique Tranchard tandis qu'il l'approchait de la balance. L'organe fut projeté à quelques centimètres des pieds du commandant qui se demanda s'il devrait informer la juge Denise des manquements du Docteur Lauer. Ce dernier avait pourtant ramassé le foie l'air de rien et poursuivi sa besogne.

Sur le fond, il avait confirmé le scénario donné par le lieutenant Robert Smith : décès par crise cardiaque. Le seul élément nouveau était intervenu lors de l'examen de la zone génitale.

– Il n'y a pas eu viol, avait dit Lauer en auscultant l'entre-jambes de Madame Tranchard. En revanche, son dernier rapport sexuel ne remonte pas à dix ans. La veille ou l'avant-veille de sa mort, je dirais.

L'examen au microscope d'un prélèvement vaginal avait indiqué l'absence de spermatozoïdes, d'où le légiste avait déduit trois possibilités : préservatif, coitus interruptus ou godemiché. Bertrand avait pensé qu'ils devraient retourner effectuer une perquisition plus poussée de la maison de la victime, à la recherche d'un jouet phallique. Mais le Docteur Lauer avait fait plus tard une découverte dans ses cheveux.

– Ça m'a tout l'air de sperme séché, un reste qui a échappé au shampooing.

L'examen au microscope confirma que Monique Tranchard avait bel et bien connu un amant la veille de son assassinat, et la poudre blanche prélevée dans la chevelure fut mise dans une fiole en vue d'une analyse ADN.

Le lendemain matin de l'autopsie, toute l'équipe de Dohu était réunie au commissariat central de Lyon, y compris Didier Gorgon-Main et l'agent Alphonse qui prenaient connaissance des derniers développements de l'enquête.

– J'ai rendez-vous avec Pierrot, dit Bertrand. Je vous laisse potasser en m'attendant.

Le commissaire divisionnaire Pierrot occupait un vaste bureau au dernier étage de l'hôtel de police. Petit homme nerveux à la moustache finement taillée, son commandement était d'un style que ses hommes aimaient à qualifier de baroque. En fait, la marche de la division n'était assurée que par les subalternes directs tels le commandant Dohu. Pierrot était un authentique chrétien évangéliste, né de nouveau plusieurs fois, après les affres d'un alcoolisme chronique quand il faisait autrefois équipe avec le commandant Christian Bastien. La rumeur affirmait que le choix d'un chrétien à ce niveau de responsabilités venait de ce que tous ses homologues étaient francs-maçons, et que la Place Beauvau avait voulu couper court aux inévitables rumeurs de contrôle maçonnique sur la police lyonnaise.

– Asseyez-vous, dit le divisionnaire Pierrot en compulsant un épais dossier, en fait la dernière conférence du Pasteur David Wilkerson à Philadelphie.

Bertrand obtempéra sans être dupe, même si le texte du pasteur était caché par une pochette intitulée « rapport d'activités des interpellations en flagrance ». Il finit par tousser bruyamment pour rappeler à son supérieur sa présence.

– Nous avons du travail, commissaire.

– Bon, Dohu, ça s'annonce comment cette affaire ?

– On creuse commissaire, on va coincer ce salaud.

– Quel salaud ?

– Le tueur de vieilles dames, bien sûr, Vittel Killer.

– Vous le croyez coupable ?

– Ben, six vieilles refroidies dans une atroce mise en scène, je ne sais pas ce qu'il vous faut.

– D'accord, mais est-il *vraiment* le coupable ?

Pas le temps d'argumenter avec le divisionnaire, le commandant avait trop de pain sur la planche. Il décida donc d'aller dans le sens de son chef.

– Non évidemment, il n'est que le bras armé du seul vrai coupable.

– Exact ! Et qui est-il ce seul vrai coupable ?

– Satan, commissaire.

– Oui, Satan, Dohu. Satan. Et vous, Dohu, qui êtes-vous ?

– Ben, je suis le flic qui va arrêter le coupable.

– Vraiment ? Vous pensez pouvoir arrêter le vrai coupable, Dohu ?

– Heu... non, je ne suis qu'un simple flic.

– Qui est le seul Vrai Flic capable d'arrêter le seul Vrai Coupable ?

– Jésus, commissaire. Jésus-Christ. Je ne suis que le bras armé du seul vrai flic qui va arrêter le bras armé du seul vrai coupable.

– C'est bien cela.

Le divisionnaire Pierrot avait reposé son dossier et fixait le commandant d'un air profondément convaincu. Les yeux de Bertrand allaient de ceux de son supérieur à la photo du ministre de l'intérieur sur le mur, une sale engeance de mécréant selon Pierrot.

–Faites vite Dohu, il se pourrait bien que notre Seigneur revienne avant que vous ayez eu le temps d'arrêter le suppôt que vous cherchez.

–Ben dans ce cas, il s'en chargera lui-même ?

–Il nous arrêtera tous car nous sommes tous corrompus, et c'est bien ainsi. Lisons un psaume pour hâter Son Retour, ou à défaut, le succès de votre mission. Vous avez votre Bible ?

Mince ! la dernière fois, Bertrand avait glissé dans la poche de sa veste le Nouveau Testament traduit par Louis Segond en format réduit, mais c'était encore l'hiver . Depuis, il avait changé de veste. Le divisionnaire n'allait pas apprécier, il fallait trouver une porte de sortie.

–C'est que... je l'ai donné à une pécheresse. L'affaire du Sonotone, je me suis dit que je devais aider à sauver l'âme de la tenancière...

–Vous avez bien fait ! approuva Pierrot avec une profonde expression d'admiration pour son subordonnée, tout en ouvrant le tiroir de son bureau pour en sortir un nouvel exemplaire de la version miniature de Louis Segond. Tenez, Dohu, vous devez toujours l'avoir sur vous. Toutes les réponses à toutes les questions sont dans ce Livre !

Devant la mine dubitative de Dohu, le divisionnaire donna la procédure à suivre pour trouver les réponses. Grottesque, pensa le commandant en se levant, mais ce n'était pas la peine de contrarier le commissaire. La Bible dans la main, le commandant sortit du bureau et se dirigea vers la cage d'escaliers pour rejoindre les locaux de son équipe. En descendant les marches, il se dit qu'il allait quand même mettre les idées loufoques de son chef à l'épreuve de l'expérience. En invoquant l'Esprit Sain, il ouvrit le petit livre à une page au hasard, et posa son doigt sur un verset aléatoire. Évangile selon Matthieu, chapitre 13, verset 45 : « Le royaume des cieus est encore semblable à un *marchal* qui cherche de belles perles. » Ridicule, se confirma Dohu, en grattant machinalement la poussière qui altérait la fin du mot « marchand ».

9

Ce jeudi matin, Julien Marchal devait être à son bureau de l'agence Axo à neuf heures, avec un carnet de rendez-vous plein à craquer. Malgré le rêve qui s'était terminé en cauchemar, il avait retrouvé la confiance en son œuvre sublime, et se sentait bien décidé à enfiler une septième et dernière perle à son joyau.

Premier rendez-vous avec un agriculteur qui avait peur des vols d'engins par les bandes de roumains, ensuite l'assurance-vie d'un entrepreneur en import-export, et par chance, son troisième rendez-vous venait de se décommander à la dernière minute. Cela lui laissait le temps dont il avait besoin pour trouver sa dernière victime.

Suite à la conférence de presse de la veille, il savait que toutes les Bernadette de la région allaient être sur le qui-vive, il faudrait donc faire un peu de route. Et pour trouver une Bernadette loin de sa zone de confort, il connaissait une méthode imparable issue de sa veille technologique sur le dark net.

Depuis longtemps, Facebook et d'autres réseaux sociaux avaient mis en place des bases de données biométriques. L'objectif était de permettre la reconnaissance automatique de leurs membres sur n'importe quelle photo téléchargée. Heureusement pour les libertés publiques, l'utilisation de cette technologie était pour le moment interdite en

Europe. Cependant, les bases de données existaient bel et bien et étaient toujours alimentées illégalement par le réseau social. Julien avait appris qu'un site du darknet, *whosthatface*, exploitait ces données, avec la probable complicité d'un technicien corrompu de Facebook. Il suffisait de télécharger une photo et le site renvoyait une liste d'identités de personnes pouvant être celle se trouvant sur la photo, avec un certain niveau de probabilité.

Autrement dit, en envoyant une photo de sa Bernadette, il allait obtenir une liste de sosies, exactement ce qu'il lui fallait. Il gloussa de bonheur en songeant à son génie : la connexion super cryptée au dark net depuis son lieu de travail était intraçable, et il allait utiliser pour payer le service un compte de monnaie virtuelle bitcoin acheté discrètement en liquide à un Turc rencontré lors d'un séjour en Allemagne. Même les administrateurs de *whosthatface* ne sauraient pas d'où venait la requête s'ils faisaient le rapprochement avec le Vittel Killer, ce qui avait peu de risques car ce site se trouvait au fin fond de la Russie.

Après quarante secondes angoissantes pendant lesquelles un sablier virtuel indiquait le travail, l'écran de Julien afficha une liste de 49 Bernadette potentielles, classées par ordre de probabilité. L'agent d'assurance sentit une sensation d'euphorie dans son bas-ventre en voyant la photo de la première, presque parfaite. C'était sa Bernadette, avec juste le teint un peu plus mat et des sourcils plus épais. Maria-Teresa Duvo. Malheureusement elle se trouvait à Bagnes, au Chili. Trop loin, et il ne parlait pas bien espagnol. Il fallait s'éloigner de Saint-Étienne, mais rester en France, ou mieux, en Belgique.

Il découvrit avec émotion Huguette Boisvert, sa troisième victime, en position 33. Ses cinq autres premières victimes ne se trouvaient pas dans la liste, en revanche. Comme quoi, la technologie n'était pas encore aussi performante que la bonne vieille chasse à l'ancienne sur le terrain. Plus que quelques minutes avant son rendez-vous suivant, il devait se contenter d'enregistrer la liste de noms pour y revenir plus tard, au calme. Sans compter Madame Boisvert, il y avait neuf candidates en France, avec une mention spéciale pour Bernadette Madec. Non seulement, elle était un sosie plus que convenable de son aimée, mais en plus, elle portait son sublime prénom.

10

– La profileuse est arrivée ! annonça Gérard Walter à son chef de retour dans le bureau de son unité. Didier lui fait visiter les locaux...

Allons bon, l'heure est grave et Gorgon-Main fait encore des siennes, pensa le commandant Dohu. Il n'y a évidemment aucun intérêt à visiter un commissariat, un musée à la rigueur, mais un commissariat avec des bureaux tous identiques et à l'intérieur, des gens trop occupés... Le commandant se dirigea aussitôt vers la salle de repos, sachant pertinemment que c'est là que le prédateur Didier Gorgon-Main pouvait le plus facilement isoler une jeune femme. Il les trouva en grande discussion devant la machine à café et en découvrant les yeux de biche du Docteur Ouriamchi, la profileuse, le commandant Dohu défaillit. Elle était belle comme une percée de Johnny Rep dans les lignes adverses ou comme la tête victorieuse d'Alain Merchadier contre Reims en finale de la Coupe de France 1977. Il le lui dirait... quand le Vittel Killer aurait été appréhendé. Pour le moment, il se contenta d'un bruit de gorge signifiant que ce n'était pas le moment de palabrer. Le lieutenant Gorgon-Main partit en saluant la profileuse non sans lui lancer un dernier

regard ténébreux.

– Je suis désolé, Docteur, tous mes hommes ne mesurent pas l'urgence de la situation. Je suis le commandant Dohu, responsable de l'enquête.

– Enchantée, commandant. Le profil de votre lieutenant est intéressant.

Intéressant ? Le sourire énigmatique de la profileuse indiquait-il qu'elle n'était pas dupe des manœuvres de séducteur de camping de Gorgon-Main, ou que le commandant n'aurait peut-être jamais l'occasion de discuter de Johnny Rep avec la profileuse ?

– Si vous le voulez bien, nous allons faire la réunion de briefing de la cellule d'enquête. Vous avez pu consulter le dossier, déjà ?

– En effet, nous avons affaire à un psychopathe atypique. J'en dirai plus à la réunion.

– La bonne nouvelle, dit Dohu à ses hommes et à la profileuse réunis autour de la table de réunion, c'est que notre affaire a été automatiquement placée en haut de la pile pour les techniciens du labo. S'il y a un résultat possible de ce côté, nous les aurons rapidement. Alphonse, tu as pu lancer la requête auprès du fournisseur d'accès internet de Madame Tranchard ?

– C'est fait, le technicien est motivé, les affaires qui font la une de l'actu, ça motive ces bestiaux.

– Très bien, donc tu me préviens quand ils envoient les infos. En attendant, tu retournes avec Didier interroger les riverains de la rue des Bégonias. Nous savons que le tueur est venu chez la victime pour voler son ordinateur, peut-être quelqu'un l'a-t-il aperçu ? De mon côté, je vais avec Walter interroger les relations de madame Tranchard, sa fille nous a donné la liste détaillée. Docteur Ouriamchi, voulez-vous nous faire part de vos conclusions sur le profil du tueur ?

– Oui, je ne pense pas que nous avons affaire à un pervers eu égard à l'absence de traces de violences sexuelles et de liquide séminal. C'est un homme entre trente et cinquante ans socialement bien intégré, sans quoi son parcours sans faute ne l'aurait pas été, et présentant une certaine immaturité émotionnelle. Sa signature avec les bouteilles d'eau minérale montre un lien avec Vittel, est-ce les eaux de Vittel, la ville de Vittel ou un délire paranoïde autour du mot Vittel, il est trop tôt pour le dire.

– Moi, intervint Gorgon-Main, ça me fait penser aux mannequins Vittel sur le Tour de France, les filles qui remettent le maillot jaune, j'en ai rencontré une une fois... Peut-être que le tueur est amoureux d'un mannequin Vittel et que la mère du mannequin ressemble à ses victimes ? Il veut se venger de la mère qui fait obstacle à sa relation.

– C'est en effet une possibilité, répondit la profileuse, comme il existe mille autres possibilités. Je ne recommande pas de chercher dans une direction spécifique pour le moment.

– Merci Docteur, conclut Dohu. On repart tous à Sainté et on se tient au jus. Aucun mot à la presse si vous êtes interrogés.

11

Bernadette Madec sera sa septième et dernière victime, l'agent d'assurances Julien Marchal l'avait décidé et il partirait à Étretat où résidait la bulbeuse créature dès ce soir. On était vendredi, il avait bien mérité un peu de repos après cette semaine riche en émotions. Quant à savoir s'il avait commis une erreur avec Madame Tranchard, il ne

pouvait pas prendre le risque d'attendre la police.

C'était la pause déjeuner, il allait préparer son voyage avant de manger un kebab vite fait avant le premier rendez-vous de l'après-midi. Étretat toutefois était un bourg assez grand, environ 1300 habitants, trop grand pour y retrouver sa Bernadette sans indication. La consultation des pages jaunes ne donna aucune réponse pour le nom Madec à Étretat. Direction la page Facebook de Madame Madec. Par chance, elle n'avait rien protégé, toutes ses publications étaient accessibles. Elle est vraiment magnifique, se disait Julien en voyant défiler les photos. Bien sûr, il ne laissait aucune trace avec sa consultation sous un faux compte et via un service d'anonymisation.

Malheureusement, une page Facebook ne donne que rarement une adresse. Il remarqua cependant une photo publiée par Céline Madec, la fille de Bernadette, et dont la légende indiquait qu'elle avait été prise « chez Mamie », Bernadette donc. Dans le jardin plus précisément. Et ce qui intéressait le tueur en série, c'était la camionnette qui apparaissait en arrière-plan, dans le jardin du voisin. Une camionnette commerciale, avec des inscriptions un peu trop floues.

Le prénom était facile à reconstituer, Christophe, ensuite on distinguait bien le M initial du nom de famille. Les six lettres suivantes étaient moins nettes. Julien essaya un certain nombre de combinaisons en s'appuyant sur le jambage des lettres avant de trouver : Mougeot. Un site d'informations légales lui confirma l'existence d'un ferrailleur, Christophe Mougeot, installé au 9 rue Jean-Pierre Rombach. Bernadette devait donc résider aux numéros 7 ou 11 de cette rue. Julien Marchal afficha une vue satellite de la rue Rombach et constata que ça collait parfaitement avec la photo Facebook, même si le niveau de zoom était un peu décevant.

Le téléphone de l'agent d'assurance se mit à sonner, l'écran indiquait un appel venant de l'accueil de l'agence.

– Oui Roxane ?

– Monsieur Marchal, il y a deux agents de police ici qui souhaiteraient vous parler, vous pouvez les recevoir ?

Quelle misère, pensa Julien, ils ont été plus rapides que je ne l'aurais imaginé. A moins que... ce n'était peut-être qu'une visite de routine ? Il desserra le nœud de sa cravate, inspira un grand coup, ferma le navigateur qui affichait la vue de la maison de Bernadette Madec et répondit à l'hôtesse d'accueil de lui amener ces deux policiers.

12

Le commandant Dohu et son adjoint Walter avaient passé la matinée dans les visites des anciens collègues de l'adjudant Tranchard qui constituaient aujourd'hui le premier cercle relationnel de la veuve. Visiblement, la victime du Vittel Killer n'avait jamais fait étalage de son abonnement à un site de rencontres et tous la considéraient comme une paisible retraitée sans histoire. L'adjudant Colombel avait paru un chaud lapin aux policiers, mais son aspect athlétique leur laissèrent penser que s'il était un prédateur, il s'attaquerait plutôt à des gamines de cinquante voire quarante ans. C'est par hasard qu'ils passèrent devant l'agence d'assurances Axo en sortant de chez le dernier témoin, et que le commandant Dohu se dit qu'ils pourraient peut-être tirer quelques informations du jeune agent qui semblait faire tant d'effet à Madame Tranchard, selon sa fille.

– Bonjour messieurs, que puis-je pour vous ?

Le commandant Dohu jaugea le témoin comme il le faisait à chaque fois. On sentait que l'agent d'assurances ne portait pas la cravate avec aisance et son air profondément sérieux semblait factice. Probablement un type qui aurait voulu être un artiste.

– Monique Tranchard, ça vous dit quelque chose ?

– Ha ! Madame Tranchard, répondit Julien Marchal avec un air sincèrement bouleversé, ce qui lui est arrivé, c'est horrible... Dans quel monde vivons-nous ?

– Dans le nôtre, Monsieur Marchal. Nous nous sommes laissés dire que Madame Tranchard vous appréciait particulièrement et qu'elle aurait pu s'ouvrir à vous, c'est le cas ?

– C'est vrai, dans ma profession, nous rencontrons souvent des personnes âgées isolées qui n'ont pas beaucoup d'autres contacts. Comme Madame Tranchard, mais pas elle plus qu'une autre.

– A-t-elle tenté de vous séduire ?

Julien se mit à rire d'un rire assez baroque, était-ce son rire naturel ou le fruit d'un trouble en rapport avec les circonstances ?

– Elle avait presque le double de mon âge, vous n'êtes pas sérieux ?

– Notre Président se tape bien une vieille, tous les goûts sont dans la nature.

– Mon œil, répondit Julien d'un air entendu, le Président est pédé comme un foc et sa femme lui sert juste à planquer tout le pognon qu'il s'est fait chez Rothschild !

– L'injure envers le président de la République, intervint Walter qui à ses heures perdues militait dans le parti « En Marche », est punissable d'une amende de 12 000 € en vertu de l'article 33, 1^{er} alinéa de la loi du 29 juillet 1881.

Jusqu'à présent, seul le grand blond sec avait posé des questions, le bonhomme rond à la calvitie précoce s'était contenté d'observer. Et il avait l'air de ne pas apprécier les propos de Julien qui décida de renouveler son rire baroque. Le blond sec sourit et fit signe à son adjoint de ne pas mettre le témoin mal à l'aise.

– Madame Tranchard vous imaginait plutôt comme gendre, n'est-ce pas ? reprit Bertrand.

– C'est vrai, elle n'arrêtait pas de me parler de sa Maryline qui ne trouvait pas à se caser, elle m'a montré une photo.

– Et alors ? La petite Tranchard n'a pas suscité vos appétits ?

– Seriez-vous comme le président ? ajouta Walter l'œil plein de haine.

– Non, protesta Julien, j'aime autant les femmes mais Maryline, non, c'est pas trop mon truc.

– Vous êtes marié ? Vous vivez maritalement ? Vous avez une petite amie ? mitrailla Bertrand.

– Franchement, ça ne m'intéresse pas. Enfin, j'admets qu'une femme ça peut être utile ponctuellement pour le plaisir sexuel, mais en dehors de ça, c'est beaucoup d'emmerdements que j'aime autant éviter. Tranquille peinard, je fais ce que je veux. J'ai quelques copines qui pensent comme moi et on se voit de temps en temps pour les plaisirs de la chair. Mais pourquoi ces questions, je ne vois pas le rapport avec le meurtre de Madame Tranchard....

– Aucun évidemment, répondit le commandant Dohu après un long silence.

Les deux policiers sortirent de l'agence quelques minutes plus tard avec le sentiment d'avoir encore fait chou blanc. Walter fit remarquer qu'ils avaient oublié de demander son alibi à l'agent d'assurances, mais c'est vrai qu'il ne semblait vraiment pas suspect. Il devrait seulement croupir en prison pour les horreurs proférées contre le Président. Et l'appel de l'agent Alphonse qui suivit sur le portable de Dohu leur fit oublier Julien Marchal.

– Les experts ont bien bossé, dit Alphonse. La téléphonie d'abord. Madame Tranchard a reçu un appel le début d'après-midi avant son meurtre d'un portable à cartes prépayées. Le téléphone n'avait pas servi depuis des mois, et avant, il était apparemment utilisé dans la communauté Rom de Limoges. On demande aux collègues de Limoges de voir s'ils peuvent retracer le parcours de ce téléphone, ou on cherche du côté des Roms de Sainté qui viendraient de Limoges ?

– Demande une enquête discrète à Limoges, je pense qu'il n'y a pas d'autres liens qu'acheteur-vendeur entre les anciens et le nouvel utilisateur du téléphone.

– Ok, donc ce téléphone n'a été allumé qu'un quart d'heure le jour du meurtre, sur la borne de la zone industrielle de Bois-Louis. Rassurez-vous, j'ai du plus sérieux ! D'abord, Madame Tranchard cherchait un mec sur Joli Cœur point com. Une commission rogatoire a été envoyée à ce site pour qu'il balance toutes les infos sur les activités et les contacts de la victime.

– Ça prendra du temps ?

– Non, notre demande sera en traité en priorité par l'administrateur système à son retour de déjeuner. Ensuite, ça dépendra si les contacts de la victime n'ont pas menti sur leur profil, sinon il faudra faire une demande aux fournisseurs d'après leurs IP en espérant qu'ils ne se soient pas anonymisés.

– Mouais, notre tueur est prudent, il faut espérer qu'il n'est pas du tout au courant de ce moyen de remonter jusqu'à lui. Autre chose ?

– Oui, une grosse goutte de sueur sur le corsage de la victime a été analysée. L'analyse ADN montre qu'elle ne vient pas de la victime, et il est dans le fichier mais anonyme. Mon avis, c'est que c'est sûrement l'ADN du Vittel Killer, dès qu'on a le moindre suspect, on compare !

– Excellent, dit Dohu en réfléchissant. C'est bon tout ça... Qu'est-ce que c'est l'affaire où on a prélevé l'ADN qui est fiché ?

– Un trafic de grog dans le Jura.

– Un trafic de drogue ?

– Non, de grog, un type qui distillait de l'eau de vie clandestinement. L'ADN avait été prélevé sur un alambic, les gendarmes voulaient appréhender le fabricant de l'alambic. L'enquête a été classée sans suite parce que c'est un officier qui faisait du zèle pour protéger les affaires de son oncle bouilleur de cru. Mais l'analyse ADN a quand même été faite avant. Le trafiquant de grog s'appelle Didier Suzon, il vit dans un hameau près de Besançon. Notre Didier à nous a essayé de le joindre, mais ça répond pas, il n'a qu'un 06 et réside dans une zone blanche.

– Du côté des riverains que vous interrogez ça donne quelque chose ?

– Positif. On a un témoignage d'un voisin qui dit qu'il a vu Madame Tranchard rentrer dans sa maison vers 15 heures 30, il a reconnu la robe qu'elle portait, sauf qu'elle devait être morte à ce moment-là.

– Le tueur se serait travesti avec les vêtements de sa victime ?

– Je pense, ça nous dit que le tueur n'est pas bien grand, pas plus d'un mètre 70 même s'il a pu se voûter. On continue à remonter la rue, on aura peut-être quelque chose de plus précis.

– Ok mais continue seul. Je veux que Didier file tout de suite chez ce Didier Suzon pour qu'il lui donne la liste de tous les gens qui ont touché son alambic. C'est notre meilleure piste.

– Entendu chef. Mais attendez, c'est pas tout ! clama Alphonse. On a un autre profil génétique avec le sperme prélevé dans les cheveux de la victime. Et il est dans le fichier ! Moussa Diacouré, 32 ans, fiché pour une affaire de coke il y a 5 ans, pas de condamnation. J'envoie sa dernière adresse sur ton cellulaire.

13

Julien Marchal s'estimait satisfait de sa prestation après sa première confrontation avec la police dans le cadre d'une affaire dont il était à l'origine. S'il leur avait paru suspect, ils lui auraient demandé ce qu'il faisait à l'heure du crime. Le superbe alibi qu'il avait préparé, une ballade en solitaire dans le parc naturel du Pilat qu'aurait confirmé le traçage de son téléphone portable, judicieusement placé dans le sac à dos d'une tante randonneuse, ne lui avait même pas servi. Néanmoins, le regard de fouine de Gérard Walter lui laissait un arrière-goût d'inquiétude. Il ne fallait pas attendre pour rejoindre Étretat et la sublime Bernadette Madec. Juste terminer cette journée de travail qui heureusement se concluait à dix-sept heures ce vendredi. Il aurait tout le week-end pour accomplir son dernier crime et prendre la fuite vers la base de repli qu'il s'était préparée depuis le jour de son premier meurtre.

14

Moussa Diacouré habitait dans un quartier plutôt tranquille de Saint-Étienne, rue Étienne Mimard, au septième étage d'un ensemble de moyen standing. Le commandant Dohu n'avait pas jugé utile de demander du renfort pour rendre visite à ce suspect, étant donné la faiblesse de son pedigree. Ils entrèrent dans l'immeuble avec leur passe, et gagnèrent le septième étage par un ascenseur sentant l'urine de caniche, signe que la moyenne d'âge des résidents devait être élevée.

C'est un homme athlétique manifestement occupé à des activités de culture physique qui leur ouvrit en épongeant sa sueur dans une serviette à l'effigie de l'ASSE. Un bon point, pensa Bertrand.

– Moussa Diacouré ? Ou devrais-je dire Honoré ? Brigade criminelle, nous aimerions vous poser quelques questions.

– Entrez, chers amis, répondit Moussa sans laisser paraître de trouble, et il les fit asseoir sur le canapé du salon, au milieu des accessoires de musculation.

– Vous savez ce qui nous amène ? demanda Walter avec un air accusateur.

– Pas du tout, je suis un honnête artisan lover. Je n'ai jamais fait de mal à personne, je fais même du bien à mes amies. Honoré c'est le petit nom que je leur donne, ça marche mieux que Moussa.

– Et elle, c'est une de vos amies ? dit Bertrand en montrant une photo de Monique Tranchard.

– Monique ! Oui, Monique ! On s'est vu en début de semaine. Il lui est arrivé quelque chose ?

– Vous ne suivez pas les infos ? Elle a été sauvagement assassinée et à moitié dépecée dans un hangar désaffecté.

– Mon Dieu, quel malheur, dans quel monde vivons-nous ?

– Dans le nôtre, répondit Bertrand qui avait l'habitude de répondre à cette question et donnait toujours la même réponse. Que faisiez-vous mardi après-midi ?

– Attendez, je regarde, dit le gigolo en consultant son téléphone. J'avais rendez-vous avec mon amie Marie-Thérèse à Saint-Chamond !

– Nous aimerions avoir ses coordonnées.

– Écoutez, je n'aimerais pas que vous fassiez peur à Marie-Thérèse et que vous lui causiez des ennuis. Son mari est très très jaloux !

– Nous serons discrets autant que possible mais vous n'avez pas le choix si vous ne voulez pas nous suivre en garde à vue.

– Enfin, messieurs les policiers, pensez-vous que le paysan mettrait le feu à son propre champ ?

– On a déjà vu des prostitués subitement horrifiés par leur activité s'en prendre à un client. Dites-nous comment joindre votre amie, sinon vous serez notre premier suspect.

Honoré donna à contrecœur les coordonnées de sa cliente en se faisant promettre que le mari ne se douterait de rien et que la cliente n'aurait pas de doute sur la probité de son serviteur.

– Que pouvez-vous nous dire sur Monique ? Une femme farouche ou prête à suivre le premier venu ?

– Monique ? C'était un volcan islandais, sous la glace, le feu ! Je suis un professionnel mes amis, j'en ai connu des bien plus coriaces mais il a fallu la mettre en route la bougresse.

Le sentiment de perdre son temps. C'est ce que ressentit le lieutenant Dohu après qu'Honoré eut abordé l'exposé de ses techniques, livrant force détails qui ne feraient pas avancer l'enquête. Quant à savoir si les précédentes victimes du Vittel Killer avaient rencontré ce gigolo sur internet, les analystes informatiques de la brigade livreraient bientôt leur réponse. Ils savaient déjà que trois des victimes n'utilisaient pas le web, Dohu ne croyait pas en cette piste.

– Merci, Monsieur Diacouré, nous vous prions de ne pas quitter Saint-Étienne ou de nous avvertir si vous avez ce projet.

– Sans souci, commissaire, celui qui s'en prend aux amies d'Honoré s'en prend à Honoré lui-même, je compte sur vous pour l'arrêter.

Ils quittèrent la barre d'immeuble de la rue Mimard peu avant quinze heures, et en abordant la rue, Dohu reçut un texto de Didier Gorgon-Main « Plus qu'une barre sur mon cell, cible à cinq minutes. Si pas de news dans un quart d'heure, c'est qu'il est logé et que je l'interroge ». Enfin une bonne nouvelle, Didier Suzon le bouilleur de cru illicite connaissait le Vittel Killer, il ne fallait plus qu'espérer que son alambic n'ait pas été approché par trop de monde, et ils disposeraient d'une liste réduite de suspects. L'agent Alphonse appela dans la foulée.

– On a la liste des contacts de Monique Tranchard sur Joli Cœur point com. De

paisibles retraités sans casier, apparemment. A l'exception d'un certain Jean-Marc Turbiaz, 55 ans, déjà condamné pour escroquerie et poursuivi pour une affaire d'exhibition sexuelle dans une maison de retraite. Je t'envoie son adresse ?

15

Quinze heures de l'après-midi et les choses se présentaient bien pour Julien dans son agence Axo mal climatisée : pour cause de météo ensoleillée sur la région stéphanoise, ses rendez-vous de seize heures et de seize heures trente s'étaient décommandés à la dernière minute pour profiter du soleil sur les bords de Loire. Habituellement, Julien restait une petite heure après son dernier rendez-vous pour gérer toute la paperasse, mais il savait que lundi prochain, il manquerait à l'appel.

Le plus prudent aurait été sans doute de partir sans délai pour sa planque secrète mais il ne pouvait s'y résoudre. Tout au long de la journée, l'image de Bernadette Madec avait occupé son esprit. Il la voulait comme il avait voulu toutes les autres. Plus encore car elle serait le point final de sa merveilleuse série vers celle qui occupait tout son être : « sa » Bernadette, sa tante chérie, qui l'avait fasciné depuis le jour où elle s'était penchée sur son berceau en déclarant que c'était un drôlement joli trou du cul.

Il vérifia son équipement pour son départ à Étretat : une carte Visa anonyme émise par une banque monégasque et un portable à cartes prépayées. Rien qui ne permettrait de le tracer jusqu'à Étretat, Il restait la plaque d'immatriculation de sa Xsara grise. Il faudrait savoir si les deux imbéciles de la criminelle allait le cerner d'ici son arrivée en Normandie. Pas de paranoïa, il n'avait pas commis d'erreur et les deux flics à midi ne le considéraient pas comme un suspect. Il y aurait plus à risquer à mettre de fausses plaques et tomber sur un contrôle de gendarmerie.

Tout allait pour le mieux, une septième victime rejoindrait ce week-end l'autel qu'il érigeait à la gloire de sa Bernadette, et ensuite, il prendrait une paisible retraite grâce aux primes d'assurance détournées sur les comptes de petits vieux séniles.

16

Un petit coup de fil au lycée professionnel où Jean-Marc Turbiaz enseignait la chaudronnerie avait indiqué au commandant Dohu et son adjoint qu'ils pourraient trouver le suspect à la sortie de son dernier cours se terminant à quinze heures trente. Les suspects sont toujours plus vulnérables sur leurs lieux de travail, Bertrand se faisait fort de voir ce qu'il avait dans les tripes au milieu des machines-outils de son atelier d'enseignement. Un petit quart d'heure à patienter devant les grilles du lycée Grysidil Meunier, le commandant Dohu en profita pour essayer de joindre le lieutenant Gorgon-Main. Il tomba tout de suite sur la messagerie, signe que son homme avait trouvé Didier Suzon le bouilleur de cru et qu'ils se trouvaient en plein interrogatoire. Ce n'était peut-être pas prudent d'avoir envoyé un homme seul chez un témoin capital, mais d'expérience, il savait qu'un type de cinquante ans qui n'avait qu'une distillation d'eau-de-vie à son casier ne devait pas présenter un profil violent. Encore que, certains se révèlent sur le tard. Mais Gorgon-Main n'hésitait pas à sortir son calibre à la moindre alerte, il avait déjà reçu des blâmes de l'IGS,

si cela devait tourner au vinaigre dans le Jura, ce serait au dépens de Suzon.

Bertrand et Walter montrèrent leurs cartes tricolores au vigile du lycée qui prévint le proviseur de leur arrivée. Celui-ci les conduisit à l'atelier d'enseignement de Jean-Marc Turbiaz, et ils attendirent patiemment la sortie du dernier élève.

– Vous ne voulez vraiment pas me dire pourquoi vous voulez voir Turbiaz, avait demandé le proviseur, c'est que je suis en charge de la sécurité de mes élèves, je dois savoir s'il est...

– Ne vous tracassez pas, c'est plutôt la sécurité de leurs grands-mères qui serait en jeu, répondit le commandant, coupant court à la discussion.

Quand ils pénétrèrent dans l'atelier, Turbiaz vérifiait en maugréant que toutes les machines avaient bien été remises en position de sécurité. Le professeur de chaudronnerie était à l'étroit dans sa blouse triple XL, ses cheveux longs et sa barbe lui donnaient l'air d'un homme des bois. Dohu aperçut une lueur inquiétante dans ses yeux vitreux.

– Monsieur Turbiaz, brigade criminelle.

– Ouais, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Faire connaissance dans un premier temps.

Le commandant observa intensivement le professeur tandis qu'il se lavait les mains graisseuses à grandes eaux au robinet de l'atelier. Il avait cru l'entendre dire « Vous me faites chier » à travers sa barbe. Un petit retour dans le passé allait le mettre en condition.

– Y'a pas eu d'exhibition sexuelle dans cette maison de retraite, protesta Turbiaz, je faisais un extra en réparant leur tuyauterie, et la vieille m'a aguiché, c'est tout.

– Céder aux avances d'une malade d'Alzheimer, c'est particulier.

– J'en savais rien, je suis pas toubib, j'étais bourré, c'est bon, le procureur a classé sans suite, alors ne me faites pas suer, merci.

– En revanche, l'utilisation de chèques subtilisés par ruse, et la contraction d'un emprunt au nom d'une personne grabataire n'ont pas été classées sans suite...

– C'est du passé, je suis réglo maintenant. J'ai soigné mon addiction au sport télévisé, je n'ai plus besoin d'acheter un nouvel écran géant tous les six mois, je n'ai plus qu'un abonnement payant. Alors on en vient au fait, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Nous nous intéressons à l'« Homme des bois sensuel » qui est très actif sur Joli Cœur point com.

– Oui, et alors ?

– Ce n'est pas courant de chercher des femmes de quinze à vingt ans plus âgée pour un homme... vos goûts ne sont pas communs.

– Oui et alors ? Le Président de la république, vous comptez aller le faire chier aussi parce qu'il aime les femmes mûres ?

– Il est pédé comme un foc, c'est une couverture, et...

– Commandant, intervint Gérard Walter qui était resté jusque là silencieux, je ne peux pas vous laisser dire ça.

– C'est bon Gérard, on sait ce qui intéresse Monsieur Turbiaz, le compte en banque plutôt que le jupon. Parlez-nous d'elle, « Petite Fleur Monique ».

Le commandant avait sorti une photo de Monique Tranchard, précisément celle qu'elle utilisait sur son profil Joli Cœur point com. Turbiaz ne sembla pas troublé et répondit avec mépris.

– Comme vous savez ce qui m'intéresse, cette petite fleur était complètement fauchée. Elle me collait encore parce qu'elle était amoureuse.

– Vous êtes vraiment un grand romantique, monsieur Turbiaz. Et pourrions-nous savoir où vous vous trouviez mardi dernier dans l'après-midi ?

– Le mardi, je donne cours tout l'après-midi, et ce mardi, juste après les cours, il y avait un conseil de classe pour les abrutis qui me servent d'élèves. Vous pouvez vérifier auprès du proviseur.

– Nous allons passer par son bureau avant de repartir, conclut Dohu. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous. La bonne, c'est que vous n'êtes probablement pas l'homme que nous recherchons, mon collègue et moi, et que nous n'allons pas vous embarquer tout de suite. Vous avez une chance de voir le départ du Tour de France dans quinze jours. La mauvaise, c'est que je vais passer un coup de fil à mes collègues de la Brigade de Répression de la Délinquance sur la Personne, histoire qu'ils vérifient si vos conquêtes sur Joli Cœur point com n'ont pas subi de préjudice. Bonsoir chez vous.

Le proviseur confirma l'alibi de Jean-Marc Turbiaz et les deux policiers quittèrent le lycée professionnel peu avant seize heures quinze. En vérité, Dohu avait voulu interroger le chaudronnier surtout pour passer le temps en attendant des nouvelles de son lieutenant Gorgon-Main, qui tenait la piste la plus prometteuse avec Didier Suzon. Mais toujours pas de réponse malgré les trois messages qu'il avait laissé. Commencant à être inquiet, il contacta la brigade de gendarmerie de Chaumergy pour qu'ils envoient une patrouille dans le hameau du bouilleur de cru.

17

Huit heures de route séparaient Julien Marchal d'Étretat. En comptant les pauses, il arriverait à destination après minuit. Rejoindrait-il directement sa promise ou valait-il mieux attendre l'aube pour agir ? Tout ce qu'il savait pour le moment, c'est qu'il allait respecter les limitations de vitesse, ce n'était pas le moment d'être arrêté par les képis. Pour plus de sécurité, il avait réservé une petite berline dans une agence de location de Clermont-Ferrand au nom de Fabrice Dongellan. Il avait un faux permis à ce nom et réglerait avec sa carte visa anonyme. A partir de là, plus rien ne pourrait s'opposer à l'accomplissement de son destin. Avec Bernadette Madec, il prendrait son temps et peut-être lui ferait-il l'amour avant de l'occire. Un double plaisir avec sa dernière victime, il pouvait se permettre de laisser des traces comme il allait définitivement disparaître juste après. La police aurait de toute façon récupéré son ADN dans l'appartement qu'il n'avait pas eu le temps de nettoyer.

– Au revoir Roxane, bon week-end, dit l'agent d'assurances à l'hôtesse d'accueil en pensant qu'il s'agissait en fait d'adieux.

– Bon week-end Monsieur Marchal, vous partez tôt aujourd'hui !

– Euh oui... Je prends un avion pour Ibiza dans deux heures à Lyon, le mariage d'un ami.

– Vous en avez de la chance, envoyez-nous une carte postale.

– Je n'y manquerai pas. A lundi !

Lundi, je serai très loin, pensa Julien en démarrant la Xsara grise.

Au même moment, à quelques secondes près, le portable du commandant Dohu émit la sonnerie anonyme des correspondants non enregistrés sur son téléphone. Ce n'était toujours pas Gorgon-Main, qui allait se prendre un savon. Plus d'une heure pour interroger un témoin capital, ce n'était pas l'efficacité attendue de leur cellule d'élite en recherche criminelle de la région Rhône-Alpes.

– Maréchal des logis Maîtrehanche, brigade de Chaumergy. Votre homme est localisé, il est en état d'ébriété, nous allons devoir procéder à un retrait du permis de conduire.

– Bon sang, où est-il ? je dois lui parler tout de suite !

C'était le gendarme que Dohu avait contacté, inquiet de laisser seul son lieutenant chez le bouilleur de cru, sans moyen de communication.

– Il a embouti la clôture électrique d'un champ en quittant la propriété de Monsieur Suzon, il est dans notre fourgon, nous allons l'emmener en cellule de dégrisement.

– Passez-le moi... C'est une extrême urgence.

Le gendarme maugréa pendant quelques secondes histoire de bien marquer sa désapprobation totale du comportement de la police lyonnaise, mais finit par obtempérer.

– Salut Bertrand, lieutenant Gorgon-Main au rapport !

– Bon sang Didier, qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Que tu te crames la tête quand t'es pas en service, c'est un peu limite, mais là on a un tueur fou qui zigouille des vieilles, t'as pas capté ?

– Affirmatif commandant. Seulement le sieur Suzon semblait entretenir une certaine animosité vis-à-vis de l'institution que nous représentons, je devais briser la glace afin qu'il parle vraiment. Infiltration, tu vois ce que je veux dire ?

– OK, d'accord, alors, t'en as tiré quelque chose ?

– Affirmatif commandant, d'abord une gnôle du feu de Dieu, je lui en ai pris une caisse pour la brigade !

– D'accord, Didier, si tu veux pas avoir l'IGS sur le dos, reviens à l'affaire, merci.

– Ouais ouais, je lui ai montré le portrait-robot des victimes du Vittel Killer, il a réagi.

– Comment ?

– Il a dit que c'était le portrait caché de sa vieille tante Bernadette.

– Bon, ce n'est qu'un portrait-robot, je suppose que pas mal de dames d'un certain âge peuvent lui correspondre.

– Oui, sauf que... sauf que !

– Sauf que quoi ?

– La tante de Didier Suzon qui matche avec le portrait habite... devine où ?

– Bordel, pas le temps de jouer aux devinettes, accouche !

– A Vittel, dans les Vosges.

On brûle, pense Dohu, la ressemblance avec les victimes, sa résidence à Vittel, cette Bernadette doit être proche du tueur qu'ils recherchent.

– Et c'est pas tout ! reprend Gorgon-Main après le silence qui a suivi sa révélation.

– Oui, Didier, vas-y dépêche-toi, chaque minute compte, on ne sait pas si ce malade n'est pas en train de préparer son prochain crime.

– J'ai demandé à Suzon s'il n'aurait pas des connaissances du côté de Saint-Étienne

qui auraient pu toucher son alambic.

– Et ?

– Et il y a deux cousins. Bernard, charcutier-volailler au Géant Casino de Saint-Symphorien et... et...

– Merde, accouche !

– Julien, agent d'assurances Axo. Julien Marchal.

– Bordel de merde, lâcha Dohu.

19

Après un bref détour par son appartement afin de récupérer les reliques de ses précédents crimes, Julien Marchal s'élança le cœur joyeux sur l'autoroute 72 au volant de sa Xsara grise. Avant de quitter son bureau, il avait imprimé une photo de Bernadette Madec qu'il avait accrochée sous son rétroviseur intérieur. Il y jetait régulièrement un œil, faisant naître d'agréables sensations vers le bas de son ventre. Pour sa dernière victime, il prendrait son temps, il n'avait plus rien à perdre, il ferait avec elle ce qu'il avait imaginé avec les autres, en se contentant de les dépecer.

A la radio, le flash info ne mentionnait même plus le meurtre de Monique Tranchard. Cela le tranquillisait de savoir que son affaire ne mobilisait pas l'inconscient collectif et donc les services de police, et en même temps, ça le frustrait. Il se consolait en pensant qu'après Étretat, la France entière connaîtrait le nom de Julien Marchal et de sa tante Bernadette.

Peu avant l'arrivée à Clermont-Ferrand, son portable sonna. C'était son agence Axo, le standard de Roxane. Pourquoi appelait-elle alors que l'agence allait fermer ? L'inquiétude le gagna et le début d'érection de sa dernière vision de Bernadette Madec sous son rétroviseur se recroquevilla. Instinctivement, il décida de ne pas décrocher, ouvrit la fenêtre droite de sa Xsara et balança son téléphone sur la bande d'arrêt d'urgence.

20

Toutes sirènes hurlantes, le commandant Bertrand Dohu fonçait vers l'agence Axo en espérant que l'agent d'assurances s'y trouverait encore. Alphonse, de son côté, était parti pour le domicile de Julien, et l'officier de permanence au commissariat central n'allait pas tarder à diffuser l'avis de recherche national au cas où Dohu et Alphonse feraient chou blanc.

Quand il descendit de voiture sur le parking de l'agence Axo, un numéro inconnu appela le commandant, qui ordonna à Gérard Walter de vérifier l'absence d'issue de secours pendant qu'il surveillait l'entrée principale en prenant son appel.

– Commandant Dohu, j'écoute.

– Rebonjour commandant, docteur Ouriamchi, je ne vous dérange pas ?

Difficile de donner une réponse binaire à une telle question : il avait un suspect à interpellier qui se trouvait peut-être dans le bâtiment devant lequel il se trouvait, il y avait donc urgence. D'un autre côté, le suspect avait peut-être déjà pris le large et l'aide de la crème du profilage européen pourrait être précieuse. En vérité, dès l'instant de leur

rencontre, le commandant s'était juré de tenter un rapprochement avec la profileuse, une fois le tueur en série arrêté. Comme il avait réalisé la moitié du chemin, il devait préparer le terrain de cette possible relation future.

– Docteur, non, nous avons bien progressé, en grande partie grâce à votre analyse en réunion ce matin.

– Vraiment ? Je pense pourtant avoir mieux cerné le suspect seulement cet après-midi. Je crois qu'il est conseiller financier ou quelque chose d'approchant.

– Agent d'assurance, par exemple ?

– Par exemple. C'est un tueur organisé qui contrôle ses pulsions sexuelles, même si ce sont ces pulsions qui le poussent à agir. Il les contrôle pour ne pas laisser d'indices susceptibles de l'incriminer, mais il veille à se constituer une rente fantasmagorique, ce qui est typiquement des tueurs pervers du secteur bancaire.

– Ou de l'assurance ?

– Oui, pourquoi me parlez-vous d'assurance ?

– En fait, nous venons d'identifier le coupable grâce à des analyses génétiques. Julien Marchal, l'agent d'assurance de la victime. Et neveu d'une femme correspondant au profil de ses victimes qui vit à Vittel dans les Vosges. Docteur Ouriamchi, si l'ADN ne nous avait pas mené à lui, je suis certain que votre analyse perspicace aurait abouti à cette piste.

– Le suspect est logé ?

– Je suis devant son agence, un de mes hommes est à son domicile. Nous pourrions avoir encore besoin de vous pour le localiser s'il n'est à aucun de ces deux endroits.

– Je suis justement en route pour Saint-Étienne, donnez-moi l'adresse où vous vous trouvez, je vous rejoins.

Bertrand donna à la profileuse l'adresse de l'agence Axo, avant d'y pénétrer. Comme il serait fier d'accueillir le docteur Ouriamchi avec le gremlin menotté dans une voiture de police. Il serait naturel alors de l'inviter à dîner pour fêter l'arrestation. Hélas, l'hôtesse d'accueil doucha son espoir.

– Monsieur Marchal est parti il y a trois quarts d'heure, il doit prendre un avion à Lyon pour Ibiza.

Le commandant décida un coup de poker : il demanda à Roxane de lui passer son téléphone et le numéro professionnel de Julien. Il y eut six tonalités avant que le basculement vers le répondeur. Au second essai, aiguillage direct sur le répondeur.

Dépité, Dohu appela la juge Denise pour obtenir l'autorisation de perquisitionner le bureau de Julien à l'agence, de même que son domicile où Alphonse avait constaté qu'il ne se trouvait pas non plus. Étant donnée l'urgence, deux équipes d'experts étaient en route vers les deux lieux afin de tenter de récolter un indice déterminant sur le lieu de fuite du tueur. La réquisition de l'opérateur téléphonique pourrait peut-être permettre une géolocalisation si par chance, Marchal avait conservé son téléphone. Le commandant en était là quand le docteur Ouriamchi arriva à l'agence dans un élégant tailleur cintré sur une robe légère.

vendredi. Le pasteur Trevor Louis Trinktrink venait tout de droit de Philadelphie pour donner une grande conférence sous un chapiteau géant dans la banlieue de Clermont-Ferrand. La conférence était prévue le lendemain après-midi, mais Pierrot faisait partie du comité d'organisation. Soucieux de nourrir son âme des paroles lumineuses du pasteur, il s'était préoccupé également du salut de celle de son vieil ami le commandant Christian Bastien, dont l'addiction à l'éthanol était manifestement aussi néfaste que la sienne au Seigneur était bénéfique. Bastien n'était pas très chaud pour l'aventure. Cependant, le commissaire l'avait tant travaillé au corps pendant plusieurs semaines qu'il avait fini par accepter.

Ils débarquaient ensemble en gare de Clermont-Ferrand quand leurs cellulaires bipèrent simultanément. C'était la diffusion d'un avis de recherche national sur un certain Julien Marchal, agent d'assurance, potentiellement dangereux et suspecté de six meurtres de personnes vulnérables. Bon sang, pensa le commissaire pour qui le nom de Marchal n'était pas inconnu, puisque c'était auprès de lui qu'il avait assuré les quelques biens immobiliers qu'il possédait en région stéphanoise. Il avait déjà à l'époque deviné une âme en perdition puisque les subtiles allusions aux Écritures qu'il avait glissé dans leurs conversations n'avaient rencontré que de l'incrédulité.

- C'est une pointure, ton Dohu, dit Bastien, il a pas mis longtemps à l'identifier.
- Celui que le Seigneur guide va plus loin et plus vite que l'incrédule, Christian.
- On fait quoi, là ?

- J'ai réservé une voiture, on ira chercher le pasteur à l'aéroport, son avion atterrit dans une heure. Ça nous laisse le temps de lire un psaume.

- Ou de boire une mousse, tu crois pas ?

A la terrasse d'un café, le commandant Bastien but sa bière pendant que le commissaire Pierrot lisait à voix haute le Psaume 49 en buvant une eau plate. Mais ils n'eurent pas le temps d'une deuxième bière, Pierrot ne voulait pas faire attendre le pasteur. Ils gagnèrent prestement l'agence de location de voitures pour récupérer un modèle assez sobre pour ne pas offenser le Seigneur, mais suffisamment confortable pour accueillir un homme aussi éminent que le Pasteur Trinktrink.

C'est sur le parking du loueur que l'inimaginable se produisit. Ils traversaient une allée quand un automobiliste qui venait de démarrer s'arrêta pour les laisser passer. Pierrot observa négligemment le conducteur et reconnut instantanément son agent d'assurance. Il le fixa et Julien Marchal lui répondit d'un air pantois, le temps que sa mémoire lui rappelle qui était cet étrange client et surtout quelle était sa profession. Le commandant Bastien était en retrait et profitait que l'attention de son ami Pierrot était occupée pour vider discrètement une mignonnette entre deux utilitaires.

-Sortez du véhicule ! Vous êtes en état d'arrestation ! cria le commissaire Pierrot pour que Marchal comprenne qu'il était fait.

Le commissaire n'avait cependant pas amené son arme de service, qu'il n'utilisait d'ailleurs plus depuis qu'il ne mettait plus les pieds sur le terrain. Impossible de deviner les pensées de l'agent d'assurances au volant de la puissante berline qu'il venait de louer. Alors Pierrot sortit son arme ultime, son crucifix de poche en cèdre du Liban, qu'il brandit victorieusement en direction de l'assassin. Puisqu'il était face au diable incarné, le Seigneur seul pourrait le neutraliser. L'histoire retiendrait que Pierrot aurait probablement sauvé la vie de nombreuses vieilles dames, mais aussi l'âme d'un tueur entièrement voué au Mal. L'incrédulité de Julien redoubla devant le spectacle de ce policier le tenant en

respect comme s'il avait été un vampire. Peu à peu, un sourire bienveillant gagna la face du commissaire qui pensait la reddition du criminel inéluctable. Mais le sourire qui lui répondit était d'un tout autre genre, une sorte de rictus inquiétant suivi d'un rire démoniaque quand l'agent d'assurance appuya à fond sur la pédale d'accélérateur pour percuter le commissaire qui se disloqua dans une configuration improbable tandis que son âme s'en allait rejoindre le Seigneur.

Le commandant Bastien qui avait gardé son arme accourut et se précipita sur le corps sans vie de son ami. La tête étourdie par sa bière et sa mignonnette de whisky, il n'eut pas le temps de dégainer que Julien Marchal revenait vivement en marche arrière écraser ce deuxième témoin gênant.

–Bande de trous du cul ! clama l'assureur en quittant le parking du loueur de voiture, tandis que le personnel de l'agence sortait des bâtiments, alerté par le bruit.

22

Le commandant Dohu, son adjoint Walter et la criminologue patientaient dans le hall de l'agence Axo quand un homme aux abois y pénétra. C'était le directeur d'agence que l'hôtesse d'accueil Roxane avait prévenu par téléphone de la présence de la police dans ses locaux.

–Olivier Garces, je suis le directeur de l'agence, qu'est-ce qui se passe, messieurs ? Et madame...

–Bonjour monsieur, nous recherchons un de vos employés, Jul...

–Vous avez fait vite, coupa Garces, je viens seulement de l'apprendre. Excusez ma préoccupation, mais il serait regrettable que le nom d'Axo soit entaché par une seule brebis galeuse, pourrai-je compter sur votre discrétion, commissaire ?

–Commandant, corrigea Dohu. Que me dites-vous, vous venez d'apprendre les activités de Julien Marchal ?

–Il y a une heure tout au plus, les enfants de la victime m'ont appelé, j'étais justement sorti pour éclaircir certains point avec eux.

–La victime ? Monique Tranchard vous voulez dire ?

–Oh mon Dieu, il y aurait d'autres victimes ? Non, ce sont les enfants de Monsieur Lucien Gabriol qui m'ont contacté, c'est Marchal qui gérait son dossier.

Dohu était estomaqué, le tueur en série était-il multiforme et s'attaquait-il à différents profils de victimes, pour lesquelles les services de police n'auraient pu établir de rapprochement. D'un mouvement de menton, il invita Garces à poursuivre.

–Monsieur Gabriol est décédé subitement il y a peu, il avait dit à ses enfants qu'il avait pris une assurance-vie chez nous, il leur en parlait à chaque repas dominical avant son attaque. Naturellement, les enfants ont contacté Monsieur Marchal qui a démenti ce fait, alors ils ont vérifié les comptes de leur père décédé, et constaté des retraits en espèce tous les mois. Bref, ils sont persuadés que Julien a fait signer à leur père un faux contrat et qu'il a empoché pour lui toutes les cotisations. Vous comprenez bien qu'en tant que directeur d'agences, je ne pouvais pas m'apercevoir de tels agissements, et l'entreprise Axo non plus d'ailleurs, il ne faudrait pas que l'agence ou la compagnie soient entachées par...

–Merci, Monsieur Garces, nous veillerons à ne pas vous éclabousser, j'en parlerai moi-même au procureur. Si vous pouviez témoigner de votre bonne volonté en nous

autorisant l'accès au bureau de Marchal, la commission rogatoire ne va pas tarder. Et si vous pouviez également prendre le fichier clients de votre employé et voir s'il a escroqué d'autres victimes, vous nous ferez gagner un temps précieux. Mon adjoint Walter va vous assister dans cette tâche. Au travail, Garces !

– Bien sûr, mais peut-être cela peut-il attendre lundi ? Il y a un congrès régional au Rottary d'ici deux heures et... Axo remboursera ou régularisera toutes les victimes, au centime près, soyez-en sûr, ce genre d'escroquerie arrive parfois, nous serons transparents, je ne pense pas que nous soyons à trois jours près...

Le regard que porta le commandant sur le directeur d'agence fut une réponse suffisante. Walter et Garces prirent la route pour le bureau du directeur, plus blanc qu'un spectre, qui avait préalablement ordonné à Roxane d'ouvrir le bureau de Julien Marchal.

– Connaissant le profil du suspect, dit le Docteur Ouriamchi en pénétrant dans l'ancre de Marchal, nous ne trouverons aucun objet ici qui nous intéressera. Sauf peut-être là, ajouta-t-elle en désignant l'ordinateur posé sur le bureau.

– Les experts ne devraient plus tarder, répondit Dohu en ouvrant quand même les tiroirs du bureau.

23

Finalement, ce n'était pas si mal de buter ces deux flics. Il n'y avait certes pas la dimension érotique de ses meurtres rituels de Bernadette, mais le bruit du craquement des os et des chairs sur le pare-choc de la voiture, la toute puissance de l'assassin face à des proies désarmées, c'était une bonne sensation. Il songerait à y revenir, à l'occasion. Cependant, sa mauvaise rencontre à l'agence de location plaçait Julien Marchal dans une situation délicate : fumer des flics, c'était l'assurance de motiver à trois cent pour cent leurs collègues, et il y avait fort à parier que les guignols de l'agence de location aient identifié Fabrice Dongellan comme l'auteur des faits. Un alias de cramé, et sans doute dans les minutes à venir un avis de recherche sur la voiture qu'il conduisait. Il fallait dans un premier temps changer de véhicule, le plus rapidement possible.

Il avait spontanément pris l'A71 en direction d'Orléans, c'était la route vers le nord qui menait à Étretat, mais il savait que les autoroutes étaient dangereuses pour un véhicule signalé. Il prit donc la première sortie au niveau de Riom en serrant les fesses, et fut soulagé de ne pas y voir de fourgonnette de gendarmerie qui l'attendait. Bientôt dix-neuf heures trente, il suivit des panneaux annonçant un hypermarché Casino, il ne devait pas encore être fermé, il pourrait trouver une nouvelle voiture là-bas. Il abandonna la sienne le long d'une contre-allée, estimant qu'elle serait moins vite repérée que sur le parking du centre commercial. Puis, il rejoignit prestement l'hypermarché d'où sortaient encore quelques clients. Malheureusement, il aurait préféré s'en prendre à une vieille. Il n'avait pas d'arme à feu, il considérait les flingues comme un équipement de médiocre peu raffiné, il ne disposait que d'un bon vieux couteau de cuisine glissé dans un étui. Le genre de couteau qui pourrait faire peur au troisième âge mais qui autoriserait peut-être un moment de bravoure à un public plus jeune et dynamique. Il aurait préféré ciblé une femme assez âgée, mais ce genre de personnes fait ses courses l'après-midi, pas juste avant la fermeture où on retrouve plutôt de jeunes cadres.

A moins qu'il y ait un dieu pour les tueurs psychopathes : alors qu'il désespérait de

voir sortir une cible facile, Julien Marchal vit un lourd chariot poussé par une dame au cheveux grisonnants, toute frêle voire maigre, pas du tout son genre à lui qui n'appréciait que les formes généreuses de ses Bernadette. Mais tout à fait le genre qui abandonnerait sa voiture sous la menace d'un couteau de cuisine.

Il l'observa remplir son coffre de sacs consignables remplis à ras-bord, puis ramener le caddie à l'emplacement réservé. Elle n'avait pas verrouillé sa voiture pendant cette opération, aussi Julien put-il discrètement prendre place à l'arrière sans qu'elle s'en aperçoive. Par chance, aucun autre témoin ne l'avait vu entrer dans la voiture, une petite Nissan Micra, il s'en contenterait.

– Vous prenez à droite en direction de Châtel-Guyon, dit Julien avec une voix suave en se relevant calmement après que sa victime eut quitté le parking du Géant Casino.

– Qui... qui... qu'est-ce que vous me voulez ?

– Juste une petite ballade en forêt, ma belle, détendez-vous, je suis un gentleman.

Julien avait choisi cette direction après y avoir repéré une forêt sur son smartphone. Rien de mieux qu'une forêt pour faire ce qu'il aurait à faire. Tout allait pour le mieux, il suffisait d'espérer que la victime n'allait pas provoquer un accident sous l'empire de la frayeur, ou volontairement pour faire fuir son assaillant.

Tel ne fut pas le cas, et elle ne rechigna pas non plus à prendre la petite route forestière que lui indiqua Julien quand il estima qu'ils étaient suffisamment loin de toute habitation. Il lui dit de s'arrêter deux ou trois cent mètres plus loin, dès qu'ils ne furent plus visibles de la départementale qu'ils avaient empruntée.

– Descend ma belle, dit le psychopathe à la pauvre femme qui était trop effrayée pour même réussir à pleurer.

Debout et tremblante à côté de sa Nissan, elle sentit le monstre approcher dans son dos et se coller à elle comme s'ils avaient été amants. Je suis tombée sur un satyre, pensa-t-elle, sans se rendre compte qu'une lame effilée lui tranchait la gorge de part en part.

24

Les techniciens de la police scientifique étaient arrivés à l'agence Axo et le commandant Dohu leur avait demandé d'examiner immédiatement le matériel informatique du suspect. Et le qualificatif de suspect ne fut plus adapté quand Alphonse, en perquisition au domicile de Julien, informa son chef qu'ils venaient de retrouver plusieurs effets appartenant aux victimes du Vittel Killer : gaines, sac à main, lunettes... Julien Marchal était le Vittel Killer, les derniers doutes étaient levés.

Dohu était en conversation avec la somptueuse criminologue quand Walter sortit du bureau du directeur.

– Monsieur Garces et moi avons encore découvert cinq cas d'escroquerie, et nous ne sommes qu'à la lettre E du fichier client de Marchal.

– Quels montants ?

– Difficile à dire, Marchal n'a laissé aucune trace de ses malversations, c'est de l'ordre de quelques milliers d'euros à chaque fois, sauf Monsieur Blanchard qui a cru investir son épargne dans les nouvelles technologies par le biais de son agent d'assurance. Plus de cent milles euros à ce qu'il m'a dit au téléphone. Garces a fait un malaise, j'ai

demandé une cellule d'aide psychologique pour lui.

–Merde, dit Dohu, ça veut dire que Marchal a du pognon pour sa cavale, il n'en sera que plus dur à cerner.

–Ce n'est pas plus mal, commandant, intervint le docteur Ouriamchi, un individu aux abois et sans ressources est plus susceptible de commettre des crimes de sang pour protéger sa fuite. D'ailleurs, je ne pense pas qu'il est réellement en fuite pour le moment.

–Comment ça ? Il a quitté précipitamment son bureau, vous ne pensez pas qu'il a pris la tangente ?

–Je pense qu'il n'a pas fini la mission qu'il s'est fixé. Commandant, si vous offriez des roses à votre petite amie, lui en offririez-vous six ?

–C'est-à-dire qu'en ce moment, je n'ai pas de relation sérieuse...

–D'accord, c'est un cas d'école, mais je peux vous dire que vous ne mettriez pas six roses dans un bouquet. Vous préféreriez cinq ou sept, pas six.

–Et ? demanda Bertrand incrédule.

–Les tueurs sont très superstitieux, ils ont une part de mysticisme même si elle verse du côté obscur. On constate une manie numérologique chez la plupart d'entre eux, et comme Julien Marchal est agent d'assurance, il est évident qu'il en souffre aussi. C'est le cas aussi des experts comptables. Six est un symbole d'imperfection, pas seulement dans la sphère religieuse. Et sept est le nombre de la complétude. Je suis persuadée que Marchal n'est pas en route pour se cacher mais pour trouver sa septième victime. Et je pense qu'il sait où il va. Nous devons identifier sa septième victime pour le localiser.

Une pro, pensa Dohu, sans douter de la pertinence de l'analyse. Identifier la septième victime... Si seulement Marchal avait laissé un indice. L'analyste informatique sortait justement du bureau du tueur en affichant un air perplexé et désolé.

–Alors ? demanda Bertrand.

–Alors, notre suspect utilise des technologies de cryptage de pointe. Le disque dur a une partition qui a été parfaitement nettoyée, curieusement elle s'appelle B : comme on en trouvait sur les vieux PC avec un double lecteur de disquettes.

–B comme Bernadette... souffla Dohu tandis que la profileuse approuvait son hypothèse d'un mouvement de tête. Et on ne peut rien récupérer sur ce disque ?

–Si vous pensez aux technologies d'exploration des couches profondes de l'ordinateur qu'on voit dans les séries, oubliez. Il a utilisé un logiciel spécialement conçu pour ne laisser absolument aucune trace et il a fait le ménage avant de partir tout à l'heure. Je suppose que mes collègues qui interviennent à son domicile feront les mêmes constatations sur son ordinateur personnel. Il reste le disque de travail qu'on doit analyser, mais je parie qu'on n'y trouvera que ses dossiers professionnels.

–Merde, merde, merde, grogna Dohu. Le temps presse.

–Monsieur Marchal a quand même fait une petite erreur, du moins, je l'espère.

Le visage du commandant s'illumina et invita le technicien à expliciter la dite erreur.

–Il a oublié d'éteindre son imprimante avant de partir. C'est une imprimante dotée d'une petite mémoire vive et d'un bouton « repeat ». J'ai simplement appuyé dessus, et voici ce qui est sorti.

Le technicien tendit une feuille imprimée au policier. C'était la photo d'une femme souriante dans son jardin, bien portante au menton très fort, avec des lunettes à chaînettes. En tout point conforme au portrait-robot des cibles du Vittel Killer, mais légèrement

différente des premières victimes. La dernière victime à n'en pas douter. Bertrand tendit la feuille à la criminologue et son regard disait qu'elle avait parfaitement vu juste, et peut-être plus encore.

25

Julien Marchal n'aimait pas l'incertitude. Le calcul des primes d'assurance était son cœur de métier et il ne sait pas trop s'il aurait accepté son propre dossier pour une assurance sur la survie et le maintien en liberté. Il avait rejoint Montluçon par la départementale avant de reprendre l'autoroute A71 en direction de Bourges. La Nissan Micra tremblait beaucoup à 140 kilomètres heure mais elle semblait en bon état et bien entretenue, elle l'amènerait jusqu'à Étretat s'il n'y avait pas d'anicroche. L'incertitude était que quand la disparition de sa légitime propriétaire allait être signalée, est-ce que les flics feraient le lien avec lui. Il aurait dû questionner sa victime pour en savoir plus, avait-elle un mari qui l'attendait et qui s'inquiéterait de ne pas la voir rentrer des courses ? A hauteur de Bourges, Julien commença à se détendre : si la disparition était signalée, il pensait que les recherches se concentreraient d'abord sur un périmètre restreint. Il ne devait qu'espérer qu'aucun lien ne serait fait entre la disparition du Géant Casino et le Vittel Killer avant le lendemain midi. Julien croyait à l'équilibre statistique de ses veines et déveines. Il avait eu sacrément peu de chance de tomber sur des flics qui le connaissaient à Clermont-Ferrand, il voulait donc se convaincre que le sort ne lui ressortirait pas de coup de pute d'ici la fin de son périple.

26

Le directeur d'agence Axo Olivier Garces fut emmené sur une civière, sanglé, après une violente crise de nerfs au cours de l'examen de l'initiale M du fichier client de son employé autrefois modèle. L'évaluation à la louche des différentes escroqueries approchait du demi-million d'euros et le nombre de victimes était déjà de vingt-neuf.

De son côté, l'agent Alphonse avait confirmé les prédictions du technicien : l'examen des moyens informatiques personnels retrouvés au domicile du tueur ne donnait aucun indice. Il rappela son chef quelques minutes plus tard.

–L'agent de liaison du commissariat central vient de m'appeler. Il y a eu en fin d'après-midi un double meurtre dans une agence de location de voitures de Clermont-Ferrand. On connaît les victimes...

–Qui ? répondit Dohu sur un ton signifiant qu'il n'avait pas envie de jouer aux devinettes.

–Le commissaire divisionnaire Pierrot et le commandant Christian Bastien. Écrasés volontairement par une voiture.

–Bordel... un lien avec Marchal ?

–Le SRPJ de Clermont-Ferrand recherche un suspect du nom de Fabrice Dongellan qui venait de louer un véhicule dans cette agence. J'ai récupéré leur scan de son permis de conduire, regarde tes mails, je viens de te le transférer.

Le commandant Dohu vit le message s'afficher sur son écran et zooma sur la photo

du permis de conduire. Pas de doute, même si le titulaire avait pris soin de laisser pousser sa barbe et de se travestir, on ne pouvait que reconnaître le rictus inquiétant du tueur en série Julien Marchal.

– Notice rouge et recherche nationale sur le véhicule de location !

Le tueur était parti vers l'ouest, cette indication valait mieux que rien, mais les destinations possibles restaient nombreuses, et il pouvait chercher à brouiller les pistes. Comment diable Pierrot avait-il réussi à localiser Marchal en Auvergne ? Finalement, ce vieux flic n'était peut-être pas complètement obsolète. Par contre, il avait visiblement manqué de technique pour l'interpellation. Dohu rejoignit la profileuse qui discutait au téléphone à l'extérieur de l'agence, gardant une distance de discrétion jusqu'à la fin de son appel.

– J'active mes contacts, commandant, la photo de la septième victime est notre meilleure chance.

– Marchal a tué deux flics à Clermont-Ferrand tout à l'heure, je me demandais si vous voudriez bien faire un saut là-bas avec moi. Il a plus de deux heures d'avance sur nous, mais je voudrais le suivre à la trace.

– OK, allons-y !

C'était exactement les mots qu'il espérait mais ce n'était pas la personne qu'il souhaitait qui venait de les prononcer. Son adjoint Gérard Walter s'était rapproché et incrusté.

– Ha Gérard ! Non, je préférerais que tu restes sur place, c'est peut-être une diversion et tu as beaucoup donné ces derniers jours. Rentre chez toi, tu es en week-end, reste juste joignable si on a besoin de toi.

– Mais patron, je ne suis pas fatigué, plus nous serons à flairer sa piste, plus...

Le commandant Dohu empoigna vigoureusement son adjoint pour l'emmener à l'écart de la profileuse qui observait la scène d'un œil amusé. Elle comprit juste que le commandant parlait avec grande autorité à son adjoint qui ne serait probablement pas du voyage auvergnat. Ce flic un peu bourru serait vite cerné par un profileur de première année, cela la fit sourire.

.La nuit serait bien avancée quand il arriverait à Étretat, Julien pensait donc attendre le petit matin pour rejoindre sa promise. Il ne faudrait pas que la police profite de ce laps de temps pour remonter sa piste. Il restait branché sur France Info où la mort de deux policiers hors service à Clermont-Ferrand faisait le premier titre, juste devant l'affaire du tueur en série de Saint-Étienne, sans que la journaliste ne mentionne de lien entre les deux affaires. Le ministre de l'intérieur était déjà intervenu pour dire que le coupable du meurtre des policiers serait sévèrement châtié et que les policiers morts en service seraient décorés de la légion d'honneur à titre posthume. Rien sur la disparition d'une femme à Riom, les nouvelles étaient donc plutôt bonnes, même si Julien savait que la police filtrait ce qu'elle voulait pour le passage sur les médias.

Entre Tours et Le Mans, il s'accorda une petite pause. Tout tueur en série qu'il fût, il respectait les consignes de la sécurité routière. L'aire de repos était pratiquement déserte, juste un couple de petits vieux, voyageurs du crépuscule. C'était une aire sans station

service, et apparemment sans vidéo-surveillance. Il se les ferait bien, ces petits vieux, pour calmer sa tension, parce que rouler sur les flics à Clermont lui avait donné une joyeuse montée d'adrénaline, et qu'après le meurtre des Bernadettes, il prenait conscience qu'il appréciait le meurtre en général.

Mais ça ne serait pas prudent, la priorité, c'était Bernadette Madec qui l'attendait à Étretat, belle et chaude, sa prochaine maîtresse et sa prochaine victime. Ça serait bête de rater un festin pour avoir voulu s'offrir des amuse-gueules.

C'est ce qu'il pensa en remontant dans la Nissan Micra, turgescents d'avoir pensé à ce qu'il allait faire au petit matin en Normandie.

28

Le voyage entre Saint-Étienne et Clermont-Ferrand avait été comme un enchantement pour le commandant Bertrand Dohu. Cette profilleuse était douce comme le miel, même quand elle évoquait les crimes les plus sordides qu'elle avait contribué à élucider. Il lui avait avoué son état de célibataire à l'occasion de sa question sur le bouquet de roses, et dans la voiture, il essaya d'obtenir l'information sur la situation matrimoniale de la criminologue, de manière discrète. Mais elle n'évoqua clairement ni compagnon ni absence de compagnon. De même, si elle ne passait pas les portes que Bertrand essayait d'entre-ouvrir, elle ne les refermait pas non plus. Peut-être était-elle simplement une grande professionnelle, qui se refusait à toute digression avant la fin de leur traque.

A Clermont-Ferrand, ils rencontrèrent le commandant Jérôme chargé de l'enquête sur le meurtre de Pierrot et Bastien. Celui-ci leur donna le dernier événement en date : la voiture louée par Fabrice Dongellan venait de forcer un barrage dans la banlieue de Riom. A l'intérieur, un équipage de jeunes gens bien connus des services de police. La conclusion était facile : Julien Marchal avait abandonné son véhicule à Riom, et celui-ci avait été volé par des voyous du coin. Dohu demanda donc une enquête rapide auprès des loueurs de Riom, ainsi que les signalements de vol de véhicules au cours des dernières heures.

– Il remonte vers le Nord, dit-il au docteur Ouriamchi. A moins qu'il essaie de brouiller les pistes.

– Non, je ne pense pas, il ne prend pas forcément le chemin le plus court, mais il ne cherche pas à nous faire tourner en bourrique. Son objectif principal est de satisfaire les pulsions que lui inspirent sa dernière cible.

– Ça vous dit de remonter vers le Nord, jusqu'à Bourges au moins, à moins que d'autres informations nous parviennent entre temps ?

– Bourges, très bien, c'est central, et je connais un petit hôtel-restaurant sympa, si nous n'avons pas plus d'éléments pour nous diriger d'ici là.

Quels éléments pourraient leur parvenir ? Un nouveau cadavre sur la route sanglante de Julien Marchal ou un nom sur la photo de la septième victime qui avait été diffusée de manière prioritaire dans tous les commissariats et gendarmeries de France. À Lyon, l'agence Alphonse étudiait tous les noms qui remontaient, on avait cru reconnaître une dame de Metz, une autre de Bordeaux, et d'autres encore. Pour son malheur, la dernière cible du Vittel Killer n'était apparemment pas bien connue des services de police.

Avec le crépuscule et la tombée de la nuit, Julien Marchal s'était considérablement détendu. Le temps s'était fortement dégradé pendant sa montée vers le nord, la pluie s'était invitée, ce qui ne lui déplaisait pas, il avait l'impression que les nuages et l'eau allaient aider son camouflage.

Allait-il dormir à Étretat ou veiller jusqu'au petit matin ? Il ne trouverait pas le sommeil, c'est sûr, et descendre dans un hôtel pouvait représenter un risque inutile. Et il avait quelques pilules d'amphétamines pour tenir le coup s'il devenait trop fatigué. Le pied ultime serait de s'endormir le lendemain matin dans les bras de Bernadette Madec, après lui avoir fait l'amour. Pourquoi pas ? Mais il faudrait gérer la cavale avec une compagne pas forcément complètement consentante. Peut-être vaudrait-il mieux l'égorger juste après leurs orgasmes mutuels. Toutes les options restent ouvertes, conclut-il en abordant l'A28 en direction de Rouen, tandis que la pluie devenait de plus en plus fougueuse. La météorologie nationale venait de lancer un avis de tempête et placer toute la Normandie en vigilance orange.

C'est vrai que le petit hôtel ne manquait pas de charme et sa cuisine était excellente. Bertrand avait à regret décliné les offres du sommelier, car il pouvait recevoir un coup de fil à tout instant qui les remettrait immédiatement sur la route. Évidemment, ils avaient demandé deux chambres simples, il ne fallait pas aller trop vite en besogne. La criminologue continuait à ne souffler ni chaud ni froid, et le commandant se rassurait en pensant qu'elle voulait rester concentrée sur l'affaire, et que dès que celle-ci serait bouclée, il serait temps d'en finir avec les non-dits.

Leurs deux chambres étaient mitoyennes et la lumière de la profileuse s'était vite éteinte. Bertrand avait fait de même, mais le sommeil se refusait à lui. Penser à Julien Marchal le remplissait de rage, penser au docteur Ouriamchi le remplissait d'autre chose, qui ne l'incitait pas non plus à s'endormir.

Peu avant deux heures du matin, il décida de s'accorder une cigarette à la fenêtre. Il n'était pas vraiment fumeur, juste une de temps en temps pour faire tomber le stress. Et impossible d'en griller une devant la belle criminologue qui, au détour d'une conversation, avait exprimé son hostilité virulente envers le tabagisme. Profitons-en, pensa Bertrand en allumant sa cibiche.

Les fenêtres des deux chambres étaient ouvertes, à cause des fortes chaleurs de la journées précédentes. On sentait quand même quelques fraîches rafales, signe sans doute que plus au nord, une tempête abordait le pays. La sonnerie d'un téléphone troubla le silence de la nuit. Surpris, le commandant écrasa sa cigarette dans le verre à dents qu'il avait apporté comme cendrier. Ce n'était pas son téléphone, mais celui de sa voisine. La seconde d'après, la lumière se rallumait chez la criminologue.

–Guillaume... un instant, je dormais... non non non, tu fais bien d'appeler, une petite seconde.

Sacrebleu, Bertrand avait tout entendu distinctement grâce aux deux fenêtres ouvertes. Il avait entendu la voix ensommeillée puis ravie du docteur Ouriamchi en

prononçant ce prénom de « Guillaume », puis la voix carrément chantante quand elle le remerciait de l'appel en pleine nuit. Bon sang, si une greluce me réveille au milieu de la nuit, elle a intérêt à avoir de sérieux arguments pour ne pas se faire recevoir, se dit Bertrand. Qui est ce Guillaume ?

Son sens moral lui intimait l'ordre de s'éloigner de la fenêtre pour ne pas entendre la suite, à l'inverse, il ne pouvait pas s'empêcher de vouloir savoir qui était ce putain de Guillaume. Jalousie ? Allons Bertrand, ce n'est pas correct, éloigne-toi vite. Heureusement, permettant de trancher ce délicat dilemme, la criminologue avait rejoint sa salle de bains et ses paroles n'étaient plus intelligibles. Peut-être a-t-elle compris que je pourrais l'entendre, et elle veut pouvoir calmement roucouler à l'oreille de ce mec ? Le commandant Dohu eut honte d'admettre que si une balle perdue était à ce moment entrée dans le crâne du dit Guillaume, il n'aurait pas versé une larme. Parce qu'il venait d'entendre quelques mots prononcés un peu plus fort : « T'es trop génial ! » et que ces mots ne lui étaient pas destinés.

De rage, Dohu alla donner un coup de poing sur son oreiller qui s'éventra dans une explosion de plumes. C'est bon, pensa-t-il, des criminologues, il en passera d'autres sous les ponts, et même des... Dring !

Cette fois, c'est son propre téléphone qui sonne : docteur Ouriamchi. A-t-elle décidé de le torturer ?

–Oui, dit-il en feignant de se réveiller.

–Commandant, on se rhabille, on fait nos sacs, j'ai du neuf. Je suis chez vous dans cinq minutes.

Branle-bas de combat. Dohu fila à sa salle de bains et se brossa les dents pour éliminer l'haleine de chacal que lui avait donné la clope. En moins de trois minutes, il était prêt ainsi que son sac. Guillaume ne devait être qu'un simple collègue du docteur Ouriamchi, un criminologue inoffensif. Et il apportait du neuf ! En quelques instants, Bertrand était remonté du fond de l'abîme. On toqua à sa porte.

–Direction Rouen ! annonça la profileuse. Je me suis permise de vous appeler sans délai, comme je savais que vous ne dormiez pas. Je vais prendre le volant, c'est plus prudent, et je vous réveillerai à Rouen, il va vous falloir des forces.

–Co... Comment savez-vous que je n'ai pas dormi ?

–L'odeur d'une cigarette fumée à la fenêtre, signe incontestable de l'insomnie. Ne faites pas cette tête !

–Et pourquoi irait-on à Rouen ? C'est moi qu'on devait informer des avis de recherche.

–Les avis de recherche, oui. Là, j'ai une autre source, l'expert botaniste de la cour d'appel d'Aix-en-Provence. J'avais travaillé avec lui sur l'affaire du désanusseur de Montargis.

–Montargis est dans la juridiction d'Aix-en-Provence ?

–Tous les tribunaux n'ont pas de botanistes à demeure, la plupart sont itinérants. Bref, j'ai envoyé à Guillaume la photo de la prochaine victime. Nous avons bien étudié son visage, mais j'avais remarqué des buissons à l'arrière-plan, regardez.

–Oui, ce sont des buissons, je ne suis pas botaniste moi...

–Des buissons assez atypiques par rapport à ceux que je connais. Et bingo, c'est une variété de... je ne sais plus le nom, Guillaume nous enverra son rapport. Ce qui nous intéresse c'est que c'est une espèce endémique de la côte normande, il est formel à plus de

99%.

–Ce qui signifie que...

–Que la photo a été prise dans une bande de quelques kilomètres le long de la mer entre le Havre et Boulogne-sur-Mer. C'est cohérent avec l'itinéraire du tueur, il a simplement évité Paris en passant par Clermont.

31

L'aube n'allait plus tarder à apparaître sur Étretat. Julien marchait depuis trois quarts d'heure après avoir caché la Nissan Micra loin du lieu de son rendez-vous. Il était trempé, la pluie était de plus en plus soutenue, et parfois, il avait du mal à avancer sous une rafale de vent plus puissante que les autres.

Les rues étaient désertes, il n'avait vu pratiquement aucun véhicule sur les routes, on était samedi matin, tout le monde dormait encore. Planté devant le portail de Bernadette Madec, Julien ne pouvait pas ne pas voir la camionnette de son voisin, Christophe Mougeot, le ferrailleur qui devait boucher la vue de son aimée. Qu'on manque ainsi de respect à une si belle créature mit en rage Julien. Qui se dit ensuite que la camionnette ferait paravent contre de possibles témoins chez les voisins d'en face. Avec la tempête qui forcissait de minutes en minutes, la visibilité se restreignait malgré la lever du jour, les éléments sont avec moi ! pensa le tueur. Finalement, il serait peut-être judicieux de ne pas s'attarder sur les lieux, sait-on jamais. Plutôt que faire l'amour à Bernadette à son domicile, il pourrait plutôt l'emmener dans la camionnette de Mougeot.

En quelques instants, il avait pris sa décision. Il pénétra dans la cour du ferrailleur encombrée d'une multitude d'épaves et frappa assez vigoureusement sur une vitre. Pas trop tout de même pour ne pas réveiller tout le voisinage, même si la pluie et le vent aurait couvert un tel boucan. Cinq minutes plus tard, il entendit enfin du bruit chez le ferrailleur. Qui hurla derrière sa porte close.

–C'est quoi ce bordel ?

– Veuillez m'excuser monsieur, j'ai une panne moteur sur ma BMW, je voudrais vous la céder, il y a au moins quatre mille euros de pièces à récupérer. Je vous la laisse à deux cents.

–Ça pouvait pas attendre lundi ? Putain il est même pas six heures !

–Désolé de vous avoir dérangé, mais lundi, je pense que j'en aurai tiré un meilleur prix à la casse de la route de...

–C'est bon, j'arrive.

Christophe Mougeot ouvrit sa porte en maugréant, mais au fond de lui satisfait de la bonne affaire qu'il allait empocher. Il ne savait pas que le prétendu vendeur de voitures allait l'instant d'après lui planter une lame de douze centimètres à travers la gorge.

32

Le commandant et la profileuse arrivèrent à peu près à hauteur de Rouen au moment où le ferrailleur d'Étretat trépassait dans un bruit de gargouille. L'avancée décisive de l'analyse botanique avait permis aux enquêteurs de se rapprocher

géographiquement du tueur, et surtout Dohu avait pu mobiliser toutes les casernes de gendarmerie de la zone déterminée. L'équipée sauvage de l'assassin ne pouvait justifier que toutes les brigades du pays le placent en affaire prioritaire, car toute la délinquance habituelle ne s'était pas arrêtée pour autant. En revanche, sur un secteur limité, Dohu avait obtenu que dès l'aube, la mobilisation soit accrue : la photo de la dernière victime serait présentée aux médecins, aux maires, aux référents sociaux de toutes les communes de bord de mer entre Le Havre et Boulogne.

Rassuré de savoir que ce Guillaume n'était qu'un collègue, le commandant Dohu avait réussi à s'endormir après avoir donné ses ordres à l'agent de liaison, et informé la juge Denise, toujours mobilisée sur ce dossier cruciale. La criminologue arrivait à la barrière de péage de Rouen quand elle posa délicatement la main sur l'épaule du dormeur qui afficha aussitôt un sourire béat, et murmura « Aurore », son prénom. Il se réveilla l'instant d'après, sursauta comme le rêveur qui met un temps à réaliser que ce n'était qu'un songe, mais qui se demande si son corps commandé par son inconscient n'a pas trahi le secret de son rêve auprès de celle qui était restée éveillée à ses côtés. Aurore Ouriamchi ne laissa rien paraître et se mit aussitôt en mode professionnel :

– On pousse jusqu'à Dieppe, ou on s'arrête prendre un petit déjeuner à Rouen ?

Le commandant avait besoin de reprendre des forces, aussi accepta-t-il un arrêt dans le relais routier situé au carrefour après le péage. Les établissements de meilleur standing ne devaient pas être encore ouverts et de toute façon, les relais routiers devaient savoir faire les expressos aussi bien que les trois étoiles.

– Vous êtes vraiment extraordinaire, docteur, sans vous, nous en serions encore à regarder la meule de foin sans savoir où chercher l'aiguille, dit Bertrand en mordant dans un croissant industriel.

– Je dois être assez compétente, extraordinaire, n'allons pas si loin.

– Ne soyez pas modeste, je...

Mince, il était trop mal réveillé et ne savait pas comment finir sa phrase. Heureusement, son téléphone se manifesta avec l'air de Carmina Burana indiquant qu'on était en train de le joindre via le numéro figurant sur l'avis de recherche de la prochaine victime.

– Capitaine Yannick, gendarmerie d'Étretat, on a identifié la femme. Un de mes hommes a interrogé un boulanger il y a un instant, qui est formel, il s'agit de Bernadette Madec, résidente d'Étretat. J'ai envoyé un équipage à son domicile.

Dohu avait mis son téléphone sur haut-parleur pour que la criminologue soit informée en tant réel. Personne d'autre ne pouvait entendre la conversation, à part deux routiers polonais ne parlant probablement pas français.

– Attendez capitaine, dit Dohu, nous avons affaire à un suspect extrêmement dangereux, et nous ne connaissons pas le détail de son armement. Bouclez plutôt le quartier et je vous fais envoyer le GIGN dans le quart d'heure.

Aurore appuya sur une touche du téléphone pour suspendre la communication avec Étretat

– J'ai oublié de vous le préciser, commandant, Julien Marchal est un cas typique de tueur romantique, comme les nomment les vulgarisateurs. Ces tueurs ont besoin de faire corps avec leur victime pendant l'acte meurtrier, ils aiment les ceintures, les lacets, les armes blanches, les outils, mais abhorrent les armes à feu. Feriez-vous l'amour à une poupée en latex ? Non, et bien, de la même façon, Julien Marchal ne peut pas envisager de

prendre en main un revolver, l'idée ne l'a même jamais effleuré.

– Et les deux flics tués sur le parking avec sa voiture, il n'a pas fait corps sur ce coup-là !

– Effectivement, mais il ne s'agissait pas de meurtres pour satisfaire ses pulsions, il a agi par nécessité. Il pourra effectivement de nouveau se servir d'armes par destination, mais il n'a pas emmené de flingue, j'en suis convaincue.

– Capitaine, dit Dohu en relançant la conversation avec Yannick et en se disant que pour son amour-propre il préférerait sacrifier un gendarme d'Étretat à voir mourir Bernadette Madec, l'analyse criminalistique nous pousse à croire que Julien Marchal n'a pas de calibre avec lui. Sondez le terrain avec prudence, il n'a pas hésité à écraser deux des nôtres. Si Madame Madec est bien chez elle, placez-la sous votre protection, et je vous envoie de toute façon le GIGN. On sera chez vous dans moins d'une heure.

33

Tout s'était déroulé sans accroc, Julien Marchal vivait des instants de pur bonheur, il se trouvait dans la cabine d'une camionnette avec une femme sublime en robe de chambre. Cet idiot de Mougeot avait même installé une couchette dans son véhicule, le scénario était plus qu'idéal. Bien sûr, les draps de la couchette du ferrailleur étaient sacrément répugnants, mais Julien avait eu le temps de retourner dans la chambre à coucher de Bernadette pour s'emparer des draps où sa belle avait dormi. Ainsi il avait remplacé les draps crasseux de Mougeot, et un délicat parfum de tisane et de camomille envahissait son petit nid d'amour, certes un peu pollué par des odeurs d'huile de vidange.

Bernadette Madec avait été merveilleuse, elle l'avait suivi sans rechigner, sans rien dire. Il n'avait pas conscience que Madame Madec avait entendu parler de ce tueur en série sur France 3, qu'elle avait vu le portrait-robot de ses victimes et qu'elle s'était estimée bien heureuse d'habiter à plusieurs centaines de kilomètres de Saint-Étienne.

Dans la camionnette, la pluie et le vent qui frappaient la carrosserie faisaient un boucan d'enfer et tanguer légèrement le véhicule. Toute la puissance de la nature se manifestait, protégeait Julien, personne ne verrait le véhicule sans s'approcher à moins de dix mètres. Et toute la puissance de la nature se manifestait aussi dans la formidable érection qui l'avait pris depuis qu'il était allongé sur la couchette avec sa belle captive. Mais il voulait prendre son temps, pas question de gâcher une telle volupté en expédiant l'affaire comme un lapin de garenne.

– Bernadette, traite-moi de petit trou du cul, s'il te plaît.

A cette requête comme aux autres, Bernadette répondit favorablement, elle voulait sauver sa peau. Elle ne savait pas si ça s'était passé de la même façon avec les premières victimes, ou si elles s'étaient rebellées, déclenchant la colère de ce jeune homme. Peut-être avait-elle une chance de survivre si elle ne le contrariait pas ? Si elle l'avait croisé dans la rue, elle n'aurait jamais imaginé quel pervers il était. Alors, elle l'a traité de trou du cul, d'abord timidement, Julien l'a encouragé. Il a prononcé les mots lui-même pour qu'elle entende l'accent vosgien, qu'elle a très bien su imiter.

Elle est parfaite, se dit Julien en écartant doucement la robe de chambre de Bernadette Madec.

Aurore et Bertrand ont quitté le relais routier en trombe, le commandant a repris le volant et activé le gyrophare et la sirène deux tons, réglés à puissance maximale. Le temps était de pire en pire, des trombes d'eau s'abattaient sur l'autoroute, aussi Bertrand n'a pas dépassé le 150 ou le 190 pendant les phases d'accalmie.

– Ne vous inquiétez pas, Aurore, j'ai des pneus tout à fait adaptés, je les ai changés à mes frais la semaine dernière, s'il fallait compter sur l'administration.

Heureusement, la circulation du samedi matin était très clairsemée et les rares automobilistes acceptaient pour la plupart de se rabattre sur la voie de droite en apercevant la lumière bleu et le cri strident de la sirène.

Aurore a poussé un soupir de soulagement quand ils ont croisé le panneau d'entrée de localité d'Étretat. Et alors qu'ils se dirigent vers le pavillon de Bernadette Madec, le capitaine Yannick vient au rapport.

– Madame Madec a vraisemblablement été enlevée. Mes hommes ont trouvé sa porte forcée au pied de biche, aucune trace d'elle à l'intérieur. Nous avons noté que dans la chambre à coucher, les draps et couverture du lit ont disparu, les oreillers également. Par ailleurs, en allant interroger le voisinage, mes hommes ont trouvé la porte du domicile du voisin immédiat, Monsieur Christophe Mougeot, ferrailleur, entrouverte. Constatant une coulée de sang frais sous la porte, ils l'ont poussé et trouvé le corps de Monsieur Mougeot lardé d'un grand nombre de coups de couteau, probablement plusieurs dizaines, il faudra attendre l'autopsie pour le nombre exact.

– C'est signé tout ça. Merde merde merde, il nous a échappé ! hurla Bertrand en tapant du poing sur le volant.

– Par ailleurs, poursuivit Yannick, d'autres voisins nous ont informé que Monsieur Mougeot circule habituellement dans une camionnette blanche, plutôt grise faute de lavage, portant les inscriptions « Christophe Mougeot, récupération tous métaux » sur les flancs, inscriptions artisanales de piètre qualité. La camionnette était garée hier soir devant son domicile, ce matin, elle a disparu. Il est possible que Monsieur Marchal soit parti avec son otage à bord de ce véhicule. Nous le recherchons.

– Parfait, je vais demander du renfort, j'ai demandé la mise en place de barrages à toutes les sorties d'Étretat, j'espère qu'ils sont déjà en place, cette ordure ne doit pas pouvoir filer.

Le commandant sent que le Vittel Killer n'est plus qu'à quelques kilomètres de lui, peut-être seulement quelques centaines de mètres, avec une pauvre femme à sa merci. Il veut écrire sa légende avec cette affaire hors-norme, mais il n'y aura pas de légende sans un coup de pouce du destin. Il tourne la tête vers Aurore, en lui demandant implicitement, ce qu'ils peuvent bien faire de plus.

– Bertrand, que vous évoque Étretat ? demande la criminologue.

– Étretat ? Ben rien de spécial. J'ai entendu parler des falaises...

– Hé bien oui, nous allons aux falaises, je pense que c'est là que Julien Marchal est avec sa victime.

– Je ne vous demande pas pourquoi... soupire Bertrand en programmant le GPS sur les falaises d'Étretat.

– Vous pourriez. Toujours le profil du tueur romantique, j'ai étudié la carte

comme il a dû le faire, les falaises sont le lieu idéal pour conclure de manière grandiose sa série. Face à l'océan, sur un lieu vertigineux, et à l'abri des regards, pas d'habitation et l'assurance d'être tranquille étant donnée la météo.

– Malheureusement, on y voit pas à plus de vingt mètres, et encore, j'espère que la zone n'est pas trop étendue...

– Je sais que vous n'êtes pas un agent de la circulation, mais auriez-vous une lunette de visée pour la mesure de la vitesse des automobiles ?

– Pourquoi ? Ben oui, ça tombe bien, ce con de Walter aime bien filer des prunes après son service, de temps en temps. Le commissaire Pierrot lui a confié un cinémomètre, c'est bon pour les stats, qu'ils disaient. Il doit être dans le coffre.

– Hé bien ! vous voyez que votre adjoint peut nous être utile, on peut facilement utiliser ce genre d'appareil pour repérer une masse métallique à cent mètres. Nous allons gagner du temps !

35

Julien Marchal s'en veut. Il n'a pas pu s'empêcher de jouir une première fois, avant même le contact de peau à peau. Il était trop excité, toute cette tension depuis qu'il a quitté son agence Axo, la longue route, les cadavres qu'il a semés, et cette Bernadette si désirable à ses côtés. Comme il n'a plus vingt ans, il s'est accordé une pause pour recharger ses batteries. Il se sent prêt maintenant en posant sa main sur la volumineuse poitrine de Madame Madec qui, pour supporter son calvaire, imaginait l'émission de télé-achat qu'elle a ratée suite à son enlèvement.

L'agent d'assurance se déshabille, il est en sueur malgré la fraîcheur apportée par la tempête. Bernadette grelotte quand il lui retire délicatement sa chemise de nuit, alors il vient vite sur elle pour la réchauffer. Comme elle est confortable !

S'en suivent de longs préliminaires, des oreilles et des tétons mordillés, des bourrelets malaxés. Madame Madec ne bouge pratiquement pas, Julien voudrait tant qu'elle se sente plus impliquée, mais elle continue à le traiter de trou du cul, ça suffit à le maintenir dans un état d'excitation maximal.

Maintenant, il est fin prêt, la grande union va avoir lieu, l'accouplement ultime. Il pense à Gérard Walter pour ne pas risquer de jouir encore prématurément. Il va assurer, il le sent, mais...

On cogne violemment sur la portière, quatre coups enragés, Julien voit la tôle onduler.

– Marchal ! C'est fini, libère ton otage et sors de là les deux mains sur la nuque.

Cette voix, il n'a pas de mal à la reconnaître, c'est le flic qui l'a interrogé la veille. Dohu, s'il se souvient bien.

– Ha mais c'est le petit commandant Dohu ! crie-t-il hilare. Alors, on a suivi les petits cailloux blancs ?

– Je vais compter jusqu'à trois, Marchal.

– Attendez commandant, vous voudriez qu'il arrive malheur à ma petite amie ici présente ?

– Elle est toujours vivante ?

– Affirmatif, dis-lui ma chérie que tu es bien vivante et que tu passes un bon

moment.

– Délivrez-moi ! hurle Bernadette Madec.

L'hystérie dure un petit moment, la négociation est suspendue. Julien est très déçu en comprenant que malgré toutes ses attentions, son aimée n'a pas le moindre petit début de sentiment pour lui. Cette saleté de flic est arrivé un quart d'heure trop tôt. Il faut aviser, son cas est mal engagé. Fuir avec la camionnette de Mougeot, pas la peine d'y penser, il sait qu'une armée de flics est en train de converger vers Étretat. Bref, c'est fini. Prendre perpétuité ou mourir, voici l'alternative qui s'offre à lui. Il s'est garé juste au bord de la falaise, il n'aurait qu'à pousser la première pour une fin à la Thelma et Louise avec Bernadette, ça aurait de la gueule.

– Dohu, tu vas reculer de trente mètres, et poser ton flingue par terre, ou j'éviscère cette brave madame Madec, compris ?

– OK, ne lui fais pas de mal.

Le commandant s'exécute sous l'œil de Julien qui a écarté le rideau de la fenêtre arrière. Tiens, qui c'est cette femme qui est avec le flic ? Elle est mieux gaulée que Walter, ça s'est sûr, mais pas du tout son style. Son style à lui continue à pleurnicher sur la couchette. Le charme est rompu, il ne va pas terminer son affaire avec deux flics tout près, il n'aime pas les spectateurs.

– Je ne suis pas formée à la négociation, glisse Aurore à l'oreille de Dohu. J'ai quand même quelques notions, je vais tenter le coup, qu'il libère au moins l'otage.

Elle fait quelques pas en direction de la camionnette, les mains bien visibles pour montrer qu'elle n'est pas armée.

– Julien ? Julien, vous m'entendez ? Je m'appelle Aurore.

La portière latérale de la camionnette s'ouvre brutalement, Bernadette Madec en sort en sous-vêtements et chemise de nuit, avec le bras de Julien qui lui enserme le cou. Il a un couteau dans l'autre main. Il la prend comme bouclier et fixe les deux flics à vingt mètres devant lui, avec la falaise vertigineuse quelques pas derrière.

– Vous fatiguez pas, je vais pas me laisser embobiner par du baratin de psy, je connais le topo, tu vas jouer les copines et quand j'aurai les pinces, t'iras te taper ce salaud de Dohu en m'oubliant, pas vrai ?

– Non, je ne vous oublierai pas Julien, vous êtes quelqu'un de singulier. Qu'est-ce qui s'est passé à Vittel ?

– Ça !

Et sans que quiconque ait le temps de réagir, Julien entraîne Bernadette Madec vers l'arrière et ensemble, ils se jettent du haut de la falaise. Aurore et Bertrand ne peuvent entendre que « Bande de trou... ».

Impossible de voir les corps écrasés ou noyés cent mètres plus bas, le mur de pluie est toujours plus épais et la mer est démontée. Le tueur a été enseveli par l'écume, et il a emporté sa septième victime. Le commandant Dohu met de longues minutes avant de bouger, il a échoué à la sauver.

– Ils n'ont aucune chance d'en réchapper, dit la criminologue, je crois qu'on atteint plus de 100 kilomètres à l'heure en cent mètres de chute libre. Nous avons fait le

maximum, Bertrand. Grâce à vous, cette victime sera vraiment la dernière, ce n'était pas gagné.

– Grâce à vous, surtout, Aurore.

La profileuse a posé sa main sur celle du policier pour le reconforter, et le policier a posé l'autre main sur son épaule. Quand il se penche pour rapprocher son visage du sien, Aurore n'oppose pratiquement aucune résistance. Sous la pluie déchaînée, cent mètres au-dessus du corps du monstre qui les a réunis, Aurore et Bertrand échangent un baiser aussi fougueux que la tempête qui les entoure.

– On pourrait aller se mettre au sec et se reposer quelque part, non ? Tu connais un hôtel sympa à Étretat ?

– On choisira au hasard, je suis sûre qu'il sera sympathique...

Avant cela, il faut quand même assurer le service après-vente de la découverte et la neutralisation du tueur. La juge Denise répond à la première sonnerie, elle semble anxieuse, elle n'a pas dû beaucoup dormir elle non plus.

– Effectivement, commandant, une chute libre de cent mètres, je ne vois pas comment ils auraient pu en réchapper. Je demanderai qu'on aille chercher les corps quand la tempête sera calmée. Vous avez fait du bon travail, allez vous reposer, remerciez bien le docteur Ouriamchi de ma part. Je vais suggérer au capitaine Yannick de préparer ses troupes à l'arrivée des journalistes, ces fouille-merdes vont sûrement venir en meute à Étretat. Reposez-vous bien Dohu, votre rapport pourra attendre lundi matin.

D'un commun accord, bras dessus, bras dessous, les deux enquêteurs décident de rejoindre l'hôtel le plus proche de la mer, le Rayon Vert, un nom on ne peut plus indiqué car mine de rien, Saint-Étienne joue en ligue ce soir.

38

En théorie, une chute libre de cent mètres dans le vide et soumise à la gravité terrestre prend moins de cinq secondes. Mais il ne faut pas oublier les frottements de l'air qui devraient bien rajouter une ou deux secondes. Ce n'est pas grand chose sept secondes, mais les sept dernières secondes avant la mort, quand on sait qu'on va mourir, sont particulières. Le temps se dilate et le film de sa vie est enclenché. Trente-huit ans concentrés dans sept secondes pour Julien Marchal.

Et ce film a une actrice principale, centrale, tout ce qu'il revoit est concentré sur elle : leur première rencontre quand il était bébé, les réunions familiales où tous deux étaient présents. C'est sa vie avec sa Bernadette que Julien revoit en chutant dans le vide, toujours accroché à cette autre Bernadette, d'Étretat. Puis il revit sa formidable série de sacrifices conduite en hommage à sa tante chérie. Les six premières victimes. Et enfin, les longues minutes de sensualité folle passées avec madame Madec dans la camionnette de Christophe Mougeot. Julien a rendez-vous avec l'éternité, il pense qu'il va la rejoindre avec ce souvenir sublime de deux corps mêlés au bord d'une falaise. Et si l'éternité était la fixation de la dernière seconde de sa vie, il la passerait dans la félicité connue dans la camionnette d'un ferrailleur.

Mais l'éternité ne veut pas de Julien Marchal. Du moins, pas aujourd'hui. La tempête qui fait rage envoie de puissantes rafales sur les falaises, et quand Julien décide de se jeter

avec Bernadette, se produit un prodigieux courant ascensionnel. Ils devaient atteindre plus de cent kilomètres à l'heure, le matelas venteux réduit la chute en bas de la falaise à moins de quarante, d'autant que le corps flasque et la chemise de nuit en polyester de Madame Madec font un effet parachute. Quarante kilomètres heure, cela reste beaucoup, beaucoup trop pour atterrir indemne. Sauf si on échappe aux rochers et que l'impact se produit sur un banc de sable gorgé d'eau et mou. Et surtout si entre l'impact et vous, s'interpose un magnifique airbag gonflé à bloc. C'est ainsi que Bernadette Madec est tuée sur le coup en amortissant le choc de Julien.

Le cratère provoqué dans le sable par la grande largeur de Madame Madec se remplit aussitôt d'eau, la marée est montante. Julien nage et remonte à la surface.

Pour une fois que la publicité tient ses promesses, il constate que le téléphone mobile étanche qu'il a emporté avec lui est toujours en état de marche.

Épilogue

Quand on lui a appris la chute de la falaise, elle a accusé le coup. Le retour à Lyon allait être sinistre. Elle a quand même passé les coups de fil qu'il fallait, au cas où.

Quelques minutes plus tard, le bip salvateur. Puis sur son écran, un point bleu qui se rapproche lentement d'un point rose.

Elle s'est déplacée vers l'endroit le plus approprié pour la rencontre, à la fois heureuse et en colère. Trois quarts d'heure plus tard, les points bleu et rose sont sur le point de se toucher.

Julien est trempé jusqu'aux os en arrivant près de la puissante berline qui l'attend. Le regard sévère, la Femme à son bord l'enjoint à se mettre complètement nu avant de monter à bord, il ne faudrait pas saloper ses sièges.

Elle le gronde, elle crie, il lui a fait si peur. Il baisse les yeux, obéit quand elle lui demande de venir sur ses jambes pour recevoir une vigoureuse fessée. Il pleurniche, ça le réchauffe, il est bien, il éclate en sanglots pour qu'elle le console, ce qu'elle fait.

Il enfile les habits qu'elle lui a apportés, elle remet les clés sur le contact.

–Je t'emmène à Coblenz, vilain garnement. Et ne me parle plus jamais de Bernadette !

La juge Denise démarre, quitter la région ne posera pas de problème, elle a fait lever tous les barrages.